
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582802 4



Romi[illegible]

[illegible]

Rambert
NKV

[illegible]



"CHARDON BLEU"

# La Batelière de Postunen



*“ Collection Chardon Bleu ”*

E. RAMBERT

—

# Batelière
# de Postunen

*Illustrations de Luigi Rossi et Mittis*



PARIS
LIBRAIRIE L. BOREL
21, Quai Malaquais, 21

—

1895

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*25 exemplaires sur papiers de Chine et du Japon*

Tous ces exemplaires sont numérotés
et parafés par l'Editeur

# La Batelière de Postunen



*" Collection Chardon Bleu "*

E. RAMBERT

# Batelière de Postunen

*Illustrations de Luigi Rossi et Mittis*



PARIS
LIBRAIRIE L. BOREL
21, Quai Malaquais, 21

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*25 exemplaires sur papiers de Chine et du Japon*

Tous ces exemplaires sont numérotés
et parafés par l'Editeur

# La Batelière de Postunen

I





Une jeune fille suivait un soir le chemin qui, de la ferme de Postunen, conduit au village de Weggis, au bord du lac des Quatre-Cantons.

Elle portait sur la tête une

corbeille pleine de belles touffes d'œilletons prêts à fleurir, et donnait la main à un enfant en bas âge, qui ne la suivait qu'à grand'peine. Elle était vêtue de noir, et ses yeux cernés en disaient autant que son costume de deuil.

Arrivée au village, elle prit le chemin du cimetière, à côté de l'église paroissiale, et alla déposer son fardeau auprès d'une tombe, qui n'avait encore d'autre ornement que le piquet officiel, avec un numéro et une date :

*4 mai 1789*

La jeune fille prit un goupillon, le trempa dans l'eau bénite, en arrosa la terre fraîchement

remuée, puis elle se mit à l'ouvrage.

Elle avait un sarcloir, dont elle se servit pour creuser tout autour de la tombe une espèce de petit fossé, où les touffes d'œilletons vinrent se placer l'une après l'autre, de manière à former une large bordure.

C'est la coutume de Weggis. Toutes les tombes y sont bordées d'œilletons, et plusieurs en sont entièrement couvertes.

Au mois de mai, le champ du repos est un parterre de fleurs roses.

Elle approchait de la fin de son travail, lorsqu'elle s'entendit appeler par son nom familier :

— Grite !

Deux hommes étaient à la porte du cimetière.

L'un, petit vieillard, replet et grisonnant, portait tricorne, habit de milaine, culottes et souliers plats, à boucles reluisantes. L'autre était un homme dans la force de l'âge, un paysan trapu, dans son costume de travail.

— Est-ce que ta mère est à la maison? demanda ce dernier, en s'adressant à la jeune fille.

— Elle y est, cousin Jérémias. J'ai fini tout à l'heure; si vous voulez m'attendre, nous irons ensemble.

— Tu nous rattraperas, dit le vieillard.

Grite, ou Margaretha, comme on l'appelait de son beau nom, planta à la hâte ses petits œille-

tons, et ne se donna que le temps de murmurer une prière sur la tombe de son père, car c'était son père, Jos-Anton, le batelier, qui était là couché.

Elle prit l'enfant sur son bras et s'achemina aussi vite qu'elle put. Ce n'était pas pour rien que l'oncle Thomas-Casimir se dérangeait. Il devait y avoir quelque affaire sur le tapis.

Mais le chemin est long de Weggis à Postunen, et bientôt la jeune fille trouva fatigante cette façon de courir en portant, d'un bras, le petit Balthazar, de l'autre, une grande corbeille de jardinier. Elle voulut faire marcher l'enfant; mais il se fit trainer plus que jamais. Il fallut le porter de nouveau, puis s'as-

seoir au bord de la route, et ainsi de suite jusqu'à Postunen.

Il faisait nuit quand ils arrivèrent, et il y avait longtemps que l'oncle Thomas-Casimir et le cousin Jérémias étaient en conférence avec la veuve du batelier, Katharina-Barbara. La conversation s'interrompit au moment où entra Margaretha.

Le souper était servi sur la grande table de noyer, un souper des plus rustiques, consistant, sans plus, en un potage et du pain noir; mais personne n'y avait touché.

— Grite, dit la veuve, donne la soupe à l'enfant et le mène coucher. Il n'a pas coutume de veiller si tard.

Grite fit de son mieux pour

traîner la besogne en longueur; mais la conversation ne cessa de rouler sur des choses indifférentes, telles que la belle apparence des récoltes, le prix du blé, du foin, du laitage.

Quand Balthazar fut rassasié, Grite lui fit faire le tour de la compagnie, pour donner le bonsoir à chacun, puis elle l'emmena dans la pièce voisine, en ayant soin de laisser la porte légèrement entre-bâillée.

Bientôt elle entendit Thomas-Casimir, qui disait de sa voix cassée :

— Vous y réfléchirez, belle-sœur, rien ne presse; mais c'est comme je vous dis, on est tous d'accord là-dessus que ce Postunen n'est rien pour vous.

N'est-ce pas vrai, Jérémias?

— Comme vous dites, mon père.

— De sorte qu'on a pensé ceci, belle-sœur. Pour Balthazar, c'est l'affaire de la commune; vous ne lui devez rien à ce garçon. Ce n'est pas votre faute s'il n'a ni père ni mère. Grite commence à être en âge de servir. On lui trouvera une bonne place à Lucerne ou dans le pays. Il y en a de reste pour une fille bien recommandée et qui a le cœur à l'ouvrage. Puis on affermera le bien et le bateau, ou on vendra, s'il y a occasion, ce qui vous fera une petite rente... Encore que vous n'aurez pas trop de quoi vivre quand les intérêts seront payés,

car le bien n'est pas franc?

Il y avait une question dans la manière dont Thomas-Casimir prononça ces derniers mots; mais Katharina-Barbara n'était guère en état de répondre.

— Allons, reprit Thomas-Casimir, du courage, belle-sœur. On n'y regardera pas de si près, et il y aura toujours de la soupe pour vous, au village. N'est-ce pas vrai, Jérémias?

— Comme vous dites, mon père, sans compter que la femme a besoin d'aide chez nous. Quatre yeux ne sont pas de trop dans un gros ménage, avec des domestiques qui ont toujours les doigts plus longs qu'il ne faut.

— Je n'aurai jamais la force de vivre ailleurs, répondit Bar-

. .. ............................................................ .. ... ....

bara d'une voix entrecoupée de sanglots.

Margaretha aurait bien voulu en entendre davantage; mais une main qui n'y allait pas à la douce, celle de Jérémias, sans doute, ferma la porte brusquement.

Au bout d'une demi-heure, qui lui parut une éternité, elle comprit, au bruit qui se faisait, que les visiteurs s'en allaient. L'instant d'après, sa mère entra et se laissa choir sur une chaise.

— Grite, dit-elle, veux-tu aller en service?

— Si tu veux me garder, ce n'est pas moi qui m'en irai.

— Si ce bateau n'était pas si lourd, ou si seulement j'avais mes bras d'il y a vingt ans!

Il y eut un moment de silence.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit, que le bien n'était pas franc? demanda la jeune fille.

Margaretha, à peine âgée de quinze ans, ne savait des affaires de la maison que ce qu'elle en avait appris par hasard; mais Barbara oublia l'âge de sa fille, et ne vit en elle que la seule personne au monde à qui elle pût désormais confier ses chagrins. Elle lui dit tout ce qu'elle avait sur le cœur, ses inquiétudes présentes et passées, toute son histoire ou plutôt celle de Jos-Anton.

La génération actuelle a pro-

bablement oublié l'histoire du batelier de Postunen. Mais il y a vingt ou trente ans les anciens de Weggis s'en souvenaient encore. La voici, fidèlement et brièvement rapportée.

Jos-Anton était le cadet de la famille Lottenbach. Les Lottenbach, anciens bourgeois de Weggis, avaient, au siècle dernier, la réputation de solides cultivateurs, de paysans fort à leur aise, hommes de terre ferme, aimant la houe et la charrue, les prés gras, les vaches laitières et les étables où abonde l'engrais.

Mais, par une bizarre rencontre, il arrivait, de génération en génération, qu'un d'entre eux prenait en dégoût la vie des

champs, et ne se sentait chez lui que sur l'eau.

Une fille de franc batelier, comme il n'en manque ni à Weggis, ni dans les autres paroisses du lac, avait, sans doute, épousé jadis un des ancêtres et troublé le sang de la race.

On le vit bien dès l'enfance de Jos-Anton. Il apprit à nager comme les oiseaux à voler, et ses trois frères, grands garçons de huit, dix et douze ans, jetaient encore des cris d'aigle pour entrer dans l'eau jusqu'à mi-jambe, que lui, bambin de six, courait après les petits poissons, s'ébattait, brassait la vague, et se jetait la tête la première du haut des blocs semés sur la rive.

« Il en tient », se dirent le père et la mère, et dès lors ils mirent tous leurs soins à combattre la maladie qui menaçait l'enfant; mais le cas était sans doute incurable, car les remèdes échouèrent l'un après l'autre.

L'âge lui-même, l'expérience grandissante, ne vint pas à bout de le guérir. A dix-huit ans, on le voyait filer le long de la côte et muser avec le poisson pendant que ses frères tenaient les cornes de la charrue.

Evidemment, il y avait eu un sort sur lui, et il était prédestiné à ne rien faire de bon en ce monde.

Jos-Anton sembla prendre plaisir à justifier de si fâcheuses prévisions. Il se maria à vingt ans,

contre vents et marées, et, comme il arrive à ces pêcheurs, race imaginative, il fit un mariage de passion, non de raison.

Il épousa une fille qui n'avait rien, une enfant de dix-sept ans, Katharina-Barbara, née Kuttel.

A vingt-trois ans, son père venant de mourir, il se trouva maître de sa part d'héritage, petite part, rognée de toute façon par le testament du défunt.

A en juger par les discours de ses frères, il aurait dû s'estimer trop heureux. Il fut d'un autre avis; il prit en guignon ces morceaux de terre épars, l'un ci, l'autre là, tous aussi loin que possible du rivage. En revanche, il commença à convoiter une

propriété qu'on disait à vendre, la ferme de Postunen.

Si, de Weggis, on se rend à pied à Lucerne, on arrive en vingt minutes au bord d'un golfe, dit de Kussnacht, qui barre le passage et s'avance à plus d'une lieue dans l'intérieur des terres. C'est là qu'est Postunen. Le seul moyen de continuer sa route, à moins d'un long détour, est de monter en bateau.

On ne le fait guère aujourd'hui. La navigation à vapeur a tué la station de Postunen, ainsi que celle d'Altstad, sur l'autre rive, en face. Mais autrefois Pos-

tunen était un lieu d'assez grand passage.

Les paysans des paroisses voisines, Weggis, Fitznau, même Gersau, s'y embarquaient fréquemment. La traversée, d'une demi-heure, coûtait dix kreutzer. Il y avait prix réduit quand on était plusieurs.

Le domaine, qu'on peut voir encore, consiste en prairies, où abondent les arbres fruitiers, et qui montent en pente douce jusqu'au pied d'une colline boisée, dont les sapins isolent l'enclos de Postunen du reste de l'univers.

Quelques champs se chauffent au soleil, entre la prairie et les sapins. La ferme est à cent pas du rivage. Elle est en

bois, dans le style du pays.

Un grand toit à deux pans tombe de droite et de gauche, aussi bas que possible. Il n'y a de jours que sur le devant, où des avants-toits abritent les fenêtres de chaque étage.

Rien pour l'agrément ni pour le luxe; une simple maison, de rustique apparence. Elle n'a d'autre ornement qu'un beau noyer qui la couvre de son ombre.

Les arbres étaient vieux, la maison aussi. Mais Jos-Anton ne voyait que la grève et le bateau. Il en rêva si bien qu'il entama des négociations souterraines en vue de vendre tout ou partie de ce qu'il possédait à Weggis et d'acheter Postunen.

Mais il s'entendait mal en affaires. Les offres de ses acheteurs étaient petites; les prétentions de son vendeur étaient grandes, si grandes qu'en réalisant toute sa fortune, il ne pouvait encore acquérir Postunen qu'à la condition de contracter une grosse dette.

Cette perspective ne laissa pas de l'inquiéter; mais il avait beau supputer les intérêts et les charges, la grève de Postunen était la plus forte. Katharina-Barbara, femme prudente, finit par se laisser séduire elle-même.

« C'est une grosse affaire, lui dit-elle; mais on ne te veut point de bien par ici, et tu n'y as pas le cœur à l'ouvrage. A la garde de Dieu! »

Jos-Anton obtint un léger rabais, juste de quoi lui donner occasion de franchir le pas. Il le franchit, en effet. Dès qu'on le sut, la famille jeta les hauts cris; on lui dépêcha son frère aîné, Thomas-Casimir, pour le chapitrer d'importance; mais il était trop tard, il y avait promesse de vente.

A partir de ce moment, les rapports ne furent pas trop intimes entre les Lottenbach de Weggis et celui de Postunen.

Les premiers parlaient de Jos-Anton comme d'un pauvre garçon, bon à mettre sous tutelle, et Jos-Anton ne leur répondait qu'en allant son chemin, sans leur rien dire de ses affaires.

Cependant il avait juré de leur donner tort, et Katharina-Barbara l'y encourageait de son mieux. Peine inutile, car tout lui souriait à Postunen : la bêche, les prés, le bétail.

Les ressources, d'ailleurs, n'y manquaient pas. Le pré suffisait à l'hivernage de deux vaches; pendant que l'herbe poussait pour les nourrir, le blé se dorait au soleil, sur la pente de la colline; les arbres, vieux serviteurs, se chargeaient encore de fruits abondants, et le bateau gagnait ses journées sur l'eau.

En outre, la coutume exigeait que le batelier de Postunen, comme son confrère d'Altstad, eût quelque tonnelet dans sa cave, aux fins de désaltérer les

voyageurs qui venaient de loin, et ce petit commerce, tacitement autorisé, valait aussi quelques florins au bout de l'an.

« La belle affaire ! dirent ceux de Weggis, quand ils virent que Jos-Anton n'avait recours à la bourse de personne. Qu'est-ce que ça dépense, un homme seul et sa femme, tous les deux bons pour travailler ? »

De tous les propos qui lui revinrent, aucun ne sonna plus mal aux oreilles de Jos-Anton, car s'il avait un chagrin, c'était justement de voir la maison rester vide.

Comme il ferait bon, pour un bambin, apprendre à marcher sur la pelouse de Postunen ! Quand l'idée en venait à

Barbara, ses yeux se remplissaient de larmes.

Vingt-deux ans s'étaient écoulés depuis le jour de leur mariage, et ils attendaient encore, ou plutôt ils n'attendaient plus, lorsque Barbara, depuis quelque temps souffrante, sentit remuer dans son sein. Jos-Anton, dans la joie de cette nouvelle, promit à la Sainte-Vierge que si l'enfant venait à bien, il irait en pélerinage à Notre-Dame des Ermites.

A quelques mois de là, Jos-Anton se mit en route, pieds nus, comme il convient à un pélerin. Il lui était né une fille, qui paraissait bien portante, encore qu'un peu chétive. On l'appela Margaretha, et y eut

grand festoiement à Postunen à l'occasion de son baptême. Thomas-Casimir daigna y assister.

Cependant la joie fit place à l'inquiétude. La fillette ne prospérait pas. Il semblait qu'elle ne pût ni vivre ni mourir. Jos-Anton fit un second pèlerinage; puis il en fallut un troisième, et ainsi de suite, pendant plusieurs années. A douze ans, on la crut perdue. Ce n'était pas maladie proprement, c'était faiblesse. Elle faisait pitié à voir, pâle, les lèvres blêmes, les bras plus maigres qu'on ne saurait dire.

Elle avait poussé tout en longueur, comme les plantes qui s'étiolent loin du jour, et pourtant ce n'était pas la lumière qui

lui avait manqué, non plus que le bon air. Jos-Anton, dans l'angoisse de son cœur, fit un vœu singulier.

Il promit à la Sainte-Vierge que si Margaretha reprenait des forces, il recueillerait et élèverait chez lui, comme son propre enfant, le premier orphelin que la misère ferait tomber à la charge de la commune. Certes, les pèlerinages n'avaient point été inutiles, puisque Margaretha vivait; mais ce vœu fit plus que tous les pèlerinages ensemble.

Dès le lendemain, elle mangea de meilleur appétit, et on la vit prospérer et se fortifier comme par miracle. Au bout d'un an, elle était méconnaissable, tant

elle avait bonne mine et frais visage.

Le moment vint pour Jos-Anton d'accomplir son vœu. Balthazar, seul enfant d'un pauvre journalier, était né posthume, et la mère était morte des suites de ses couches. Jos-Anton le recueillit aussitôt. Dès lors, pendant deux années, les plus belles de sa vie, il vit prospérer également Balthazar et Margaretha.

Ces deux années de joie furent aussi deux années de si grande abondance que la dette de Jos-Anton, déjà fort diminuée, fut réduite à quelques cents francs.

Tout allait donc pour le mieux à Postunen, et le batelier envisageait d'un œil serein

la vieillesse qui s'approchait. Il eût voulu vivre; mais la mort tient peu de compte de nos vœux.

On le vit s'affaiblir sans cause apparente vers la fin de l'hiver; puis il mourut subitement, au moment où l'on comptait sur l'été pour lui rendre son ancienne vigueur.

Il reposait au cimetière depuis cinq grands jours, lorsque Katharina-Barbara reçut, de son beau-frère et de son neveu, la visite que nous avons racontée. Elle sentait bien qu'il y avait quelque raison dans leurs dis-

cours; mais ils en parlaient fort à leur aise, comme si c'était une chose toute simple de renvoyer l'enfant, de se séparer de Grite et de quitter Postunen.

D'ailleurs elle envisageait que la dette n'était plus une charge, que les prés n'étaient pas si maigres qu'il plaisait à Jérémias de le dire, et quelques journées d'ouvriers ne tireraient pas à conséquence. Mais le bateau! Elle en revenait toujours là.

— N'est-ce que ça? dit tout à coup Margaretha.

— Le malheur est qu'on ne peut pas l'affermer sans affermer aussi le domaine.

— Si ce n'est que ça, reprit Margaretha, restons à Postunen et gardons Balthazar. Ces hom-

mes sont tous les mêmes. Ils croient toujours qu'il n'y a qu'eux. »



II





Le lendemain, de grand matin, Margaretha descendit au bord du lac, portant deux rames sur son épaule.

Le bateau reposait de l'arrière sur la grève, et la première





chose à faire était de le mettre à flot. Elle poussa de toutes ses forces; mais il ne bougea pas d'un cran.

C'était un de ces bateaux plats. largement évasés, sans voile ni gouvernail, qui n'obéissent qu'à la rame, et dont la proue ressort au-dessus de l'eau et bat les vagues en avançant. Les paysans n'en ont pas d'autres au bord du lac de Lucerne, et celui de Postunen avait été construit pour être solide plutôt que léger. Cependant, en faisant levier avec la rame, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, Margaretha réussit à le dégager.

Aussitôt elle y sauta, le poussa au large et se mit en devoir de

ramer. Elle n'y était point entièrement novice; toutefois elle avait encore le plus difficile à apprendre.

Le batelier se place à l'arrière, debout, et fait mouvoir deux grandes rames, longuement croisées, munies de larges palettes.

Tant que la charge n'est que de trois ou quatre personnes, il peut faire seul. Jos-Anton, du moins, n'avait jamais pris d'aide pour si peu. Mais quand la charge est plus forte, il faut un aide, qui se place à l'avant et rame assis, avec une seule rame. Jos-Anton faisait ordinairement remplir cette office par un vieux troupier, nommé Tobie, lequel vivait assez misérablement chez

un fermier du voisinage, gagnant son pain comme il pouvait. Il avait marché fait avec lui pour les jours de grand passage.

Les autres jours, c'était Barbara, et quelquefois Margaretha, qui remplissait les fonctions d'aide-rameur. Margaretha savait donc ramer à l'avant; mais Jos-Anton ne lui avait jamais permis d'essayer à l'arrière, de peur qu'elle ne se forçat. « Elle a trop d'ardeur », disait-il.

Margaretha reconnut bientôt que la différence était plus grande qu'elle ne croyait. A l'avant, les deux bras travaillent sur une rame; à l'arrière, on n'a qu'un bras par rame, ce qui demande beaucoup plus de force et de justesse dans le mouvement.

La justesse lui manquait surtout. Les deux rames ne partaient jamais ensemble; celle de gauche, maniée par le bras droit, gagnait toujours. Sans cesse il y en avait une qui ne faisait que lécher la surface de l'eau, tandis que l'autre plongeait lourdement.

Et puis, comme il arrive aux commençants, au lieu de faire effort d'une manière graduelle et suivie, elle se jetait de tout son corps en avant, ce qui fut cause, le mouvement ayant été manqué et l'eau seulement effleurée, que plus d'une fois elle faillit tomber tout de son long.

En moins d'une heure, elle fut au bout de ses forces.

Comme elle allait rentrer, un

bateau de l'Unterwald doubla le cap voisin, se dirigeant sur Kussnacht et venant droit à elle.

Elle eut honte, et fit des efforts désespérés pour gagner promptement la rive; mais, dans sa hâte, elle rama d'une façon tellement désordonnée qu'elle tourna sur place au lieu d'avancer.

L'embarcation de l'Unterwald, remplie de jeunes garçons et de jeunes filles, en habits de fête, passa tout près d'elle et s'arrêta pour se donner le spectacle de sa gaucherie. Les quolibets ne manquèrent pas à la batelière, qui ne sut que répondre.

Margaretha rentra mortifiée. Néanmoins, dans la soirée, quand elle put supposer que

tous les promeneurs étaient rentrés au port, elle se hâta de retourner à son bateau.

La nuit était fraîche et superbe. Il n'y avait pas une ride sur l'eau, et le silence était si profond qu'on eût entendu, d'une demi-lieue à la ronde, le son cristallin des gouttes qui tombent de l'aviron. Elle réussit mieux cette fois, beaucoup mieux.

Il ne lui arrivait plus de tourner sur place, ni de tomber en avant, et déjà le bateau lui semblait plus léger.

La lune se leva derrière les croupes du Rigi, une belle pleine lune de mai, qui, ne trouvant point de vaguelette à faire miroiter, se réfléchit dans un long trait de lumière

simple et net. Margaretha le prit pour point de mire. Il s'agissait de naviguer dans le sillon lumineux, sans que la proue déviât ni à droite ni à gauche.

Lorsqu'elle vint attacher son bateau sur la rive, dix heures sonnant tour à tour à toutes les chapelles du bord du golfe, elle avait réussi plus d'une fois à faire quinze, et même vingt ramées sans sortir du rayon.

L'aurore la retrouva sur l'eau. Comme elle aurait bien vengé sa honte de la veille, si quelque embarcation de l'Unterwald eût daigné doubler le cap!

Pour ramer, comme pour faucher, comme pour tant d'autres exercices, le tout est d'avoir

le coup. Margaretha l'avait. Aussi le bateau lui sembla-t-il glisser sur les ondes. Il tournait au commandement, et lorsqu'elle visait quelque pointe de clocher, sur l'autre rive, elle laissait derrière elle un sillage irréprochable.

Le moment était venu de tenter une épreuve décisive. Elle mit le cap sur Altstad et se porta en avant.

Elle fit la traversée d'une haleine, correctement, et revint de même, n'ayant pris que quelques minutes de repos dans l'intervalle, et n'ayant pas employé beaucoup plus de temps que les bateliers ordinaires. La sueur ruisselait sur son front et sur ses bras; mais elle savait ramer.

A peine de retour, elle alla chez Tobie, qui avait eu la charge du bateau pendant la maladie de Jos-Anton, et lui dit que le lendemain, jour de foire à Lucerne, c'était elle qui *passerait;* mais qu'elle serait bien aise qu'il vînt tenir la rame d'avant, comme à l'ordinaire.

Tobie était un vieux soldat, revenu du service de Naples, où il serait, sans doute, resté toute sa vie, sans une fièvre maligne qui l'avait tourmenté longuement.

Il vivait d'une chétive pension, et de quelques services qu'il rendait à Jos-Anton ou à d'autres fermiers. On le tenait pour un fainéant, parce qu'il

n'avait pas su, après avoir vécu si longtemps de la vie du soldat, s'astreindre à un travail régulier, journée par journée.

Habituellement taciturne, il devenait bavard et railleur lorsqu'il avait fait au cabaret une station prolongée. Filles, garçons, paysans, citadins : il n'épargnait personne, pas même les curés. Il lui échappait des mots qui effrayaient les bonnes âmes.

Ceux qui avaient habitude avec lui le disaient honnête homme; mais, dans le public, on le redoutait vaguement. Jos-Anton n'avait jamais eu à s'en plaindre; il ne lui reprochait que de trop aimer l'eau-de-vie.

Quand Tobie eut entendu

Margaretha, il la regarda d'un air tout drôle.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder ainsi ? dit-elle d'un ton piqué. Je te dis que c'est moi qui *passerai* désormais. Je te fais le même marché que mon père, et si tu es complaisant, j'y ajouterai un pourboire de temps en temps. Allons, je compte sur toi pour demain.

— On y sera, la bourgeoise, répondit-il en portant la main à la hauteur de l'œil, on y sera, foi de troupier !

A quatre heures du matin, Tobie puisait l'eau au fond du bateau, selon la coutume de son

office, et bientôt quatorze passagers des paroisses de Weggis et de Fitznau y prenaient place l'un après l'autre.

Ils s'étaient distribués sur les bancs de côté, de manière à faire bon équilibre pour les rameurs; au milieu, s'entassaient des paniers remplis d'œufs ou de volailles, et des corbeilles de légumes verts, lesquels donnaient de grandes tentations à deux jolis cabris qu'on menait vendre à la foire.

Un peu après, Margaretha prit place à l'arrière, au grand étonnement de tous les passagers.

— Que faites-vous, la belle? dit l'homme aux cabris. C'est pas votre place. Tenez-moi plutôt

ces deux bêtes. Je ramerai bien pour vous.

— Laissez faire notre bourgeoise, dit le troupier, c'est sa fantaisie... Ça n'ira pas loin d'ailleurs, ajouta-t-il entre ses dents.

Celui qui eût regardé dans ce moment la chemisette de Margaretha eût vu que le cœur lui battait. Elle jouait de malheur. Le vent s'était levé; il faisait de grosses vagues, et dans ses exercices de la veille et de l'avant-veille, par de tranquilles matinées ou le soir au clair de lune, l'idée ne lui était pas venue qu'il pût faire des vagues.

Il n'y avait pas proprement de danger; mais ce sont deux choses, et deux choses bien

différentes, de ramer quand le bateau glisse sur un miroir uni, ou quand il danse sur les lames. A l'avant, on s'en tire toujours : il n'y a qu'à regarder l'aviron et à mesurer son coup; mais à l'arrière, il faut regarder des deux côtés à la fois, ou plutôt il faut sentir, deviner la vague, et prendre en quelque sorte le rhythme des flots turbulents.

Les premiers coups ne furent pas heureux. Deux fois la vague se déroba sous la rame de Margaretha, et Tobie, le vieux sournois, eut un sourire qui en disait long.

La rougeur monta au front de la jeune fille; mais elle ne désespéra point. Cinq minutes

ne s'étaient pas écoulées que déjà son coup de rame devenait sûr, régulier, souple à la vague, et que le bateau, porté de lame en lame, cinglait vers la rade de l'autre rive.

Tobie ne ricanait plus. Il ouvrait de grands yeux étonnés. Margaretha rencontra son regard, et se sentit plus forte encore.

A mi-lac, elle en était à se dire que les vagues ne faisaient qu'ajouter au plaisir. La traversée fut un peu longue, car le temps était mauvais et le bateau pesamment chargé; toutefois le retard n'eut rien d'extraordinaire, et les quatorze passagers, les deux cabris, les légumes, les œufs, les volailles

débarquèrent heureusement sur la plage d'Altstad.

Au retour, comme on partait à vide, Tobie demanda la permission de prendre l'arrière. Margaretha comprit son intention, et ne fit point de difficultés.

La besogne avait été rude pour une enfant de quinze ans, et depuis qu'elle n'était plus soutenue par l'excitation de la tâche à remplir, elle sentait les bras lui trembler.

Dès qu'on eut abordé, elle laissa Tobie amarrer le bateau, et prenant les deux rames sur son épaule, elle les emporta comme un trophée.

Sur le seuil de la maison, elle se trouva face à face avec

Thomas-Casimir, qui venait voir à quoi la veuve s'était décidée.

— Eh bien! oncle Thomas-Casimir, lui dit-elle d'un petit air malicieux, m'avez-vous trouvé une place?

— Ça viendra. Faut prendre patience.

— Alors j'ai été plus heureuse que vous; on en a une, et une bonne. On est la batelière de Postunen.

L'oncle Casimir n'en passa pas moins deux longues heures à conférer avec Barbara et Margaretha. Il ouvrit de grands yeux quand on lui démontra

que le domaine, malgré le prix qu'il avait coûté, rapportait un bel intérêt, et qu'on pouvait l'envisager comme franc.

L'histoire de la guérison miraculeuse de sa nièce le trouva médiocrement crédule, et quant à la vocation de batelière, dont elle se faisait gloire, il s'en moquait tout ouvertement. Mais ce qui le touchait et rompait ses mesures, c'était la grosse dette presque entièrement payée; aussi, laissant Margaretha plaider en faveur de Balthazar, et protester qu'elle ne l'abandonnerait jamais, non plus que le bateau, il supputait à part lui le prix des récoltes et tous les petits gains accessoires, additionnait les bénéfices, défalquait les in-

térêts, et s'y embrouillait à plaisir.

Il convint cependant que si Barbara et Margaretha voulaient demeurer à Postunen, ce qui était la plus grande folie du monde, attendu qu'elles ne pouvaient que s'y ronger d'ennui, il n'y avait aucune raison majeure qui s'y opposât.

La dette payée, on pouvait vivre, moyennant stricte économie. Mais il tint ferme contre la vocation de Margaretha, pur enfantillage! Et quant à Balthazar, il n'en voulut point démordre. Le vœu de Jos-Anton ne liait que lui, et ce n'était pas à deux femmes à se charger d'un si lourd fardeau, quand il y avait une bourse des pauvres à Weg-

gis. Ce fut son dernier mot.

Comment faire pour aller contre la volonté expresse de Thomas-Casimir, l'ancien de la famille ? Barbara n'en voyait pas le moyen. D'ailleurs, elle n'était guère rassurée, elle-même. Elle avait eu de mortelles inquiétudes, le matin, en regardant le bateau danser sur les vagues. Mais elle ne savait que répondre à la jeune batelière, qui la suppliait de lui permettre au moins d'essayer.

— Sais-tu quoi ? dit Margaretha, disons tout à monsieur le curé ; il sera pour nous, je parie.

— Il est homme de bon conseil, répondit Barbara.

Le curé tomba d'accord que

si elles pouvaient suffire à la tâche, elles ne devaient pas répudier la plus petite partie de la dette que Jos-Anton avait contractée envers la Sainte-Vierge, mère de notre Seigneur Jésus.

Mais il s'effraya à l'idée d'une si jeune fille seule sur l'eau avec le premier venu, quand il y a tant de gens qui rôdent par le pays! Toutefois, il se laissa toucher par la bonne grâce de Margaretha, et par l'aveu naïf qu'elle lui fit de son apprentissage et de son triomphe.

Et puis, il lui sembla qu'il y avait comme un signe sur le front de cette belle enfant. Il ne faut pas aller contre la volonté de Dieu, pensa-t-il, et il

promit de parler à Thomas-Casimir.

Or le curé était un homme puissant à Weggis, plus puissant à lui seul que tous les Lottenbach réunis.

Une fois sous sa protection, Barbara et Margaretha respirèrent tranquilles, Thomas-Casimir, qui était bonhomme au fond, céda sans trop de rancune.

Mais Jérémias, qui avait déjà affermé le domaine dans sa pensée, resta des mois et des mois sans reparaître à Postunen. En revanche, le curé de Weggis ne connut plus d'autre route pour se rendre à Lucerne.

Le soir de ce jour mémorable,

Margaretha remonta dans son bateau, portant un objet mystérieux, qu'elle cachait sous son tablier. C'était un portrait de la Sainte-Vierge, qui avait orné la paroi de sa chambre.

Rien n'est plus fréquent, au bord du lac des Quatre-Cantons, que les témoignages naïfs de la dévotion des pêcheurs. Le moindre cap à son oratoire. Margaretha voulait aussi en avoir un pour elle; elle voulait avoir sa madone de Postunen.

Le tout était de choisir le lieu. Elle se dirigea vers une forêt de sapins dont les pentes ardues, coupées de rochers à pic, tombent dans le lac à quelques pas de Postunen, du côté de Kussnacht.

Longtemps elle longea le rivage, allant et revenant. Enfin, elle s'arrêta en face d'un églantier touffu, qui avait poussé de fortes racines entre les couches du roc, et dont les jets arqués se courbaient sous le poids des corolles.

Au-dessous, s'entrelaçaient les tiges dégarnies d'un lierre énorme, qui tapissait au loin les rochers. Elle y attacha son bateau, et chercha l'endroit le plus favorable.

Il y en avait un qu'on eût dit fait exprès, une niche naturelle. Fixer une cheville dans une étroite fissure et y suspendre le portrait, fut l'affaire d'un instant. Puis Margaretha se mit à genoux et demeura longtemps en prière.

Quand elle rentra, elle avait le cœur léger.

— Mutterli, disait-elle, la Sainte-Vierge est d'accord.



# III





Deux années s'écoulèrent sans autre événement que la succession monotone des heures et des saisons.

Elles ne passèrent point inaperçues sur le front de Katharina-

Barbara. La pauvre femme avait bien vieilli. Les habitués de Postunen se disaient l'un à l'autre que Jos-Anton n'aurait pas longtemps à l'attendre, là-bas, vers la grande église.

Quant à Balthazar, il avait grandi comme un enfant qui n'a rien d'autre à faire. Bon sommeil, bon appétit, bon cœur, mauvaise tête ; chacun le gâtait de son mieux.

Tobie n'avait guère changé. Certaines figures, aux traits accusés et nets, une fois labourées et sillonnées, sont à l'abri des injures du temps. Tel on l'avait vu revenir du service, tel on l'avait toujours vu dès lors, et personne ne savait son âge. Il était devenu l'un des

habitants de Postunen. Barbara s'affaiblissant de jour en jour, on avait eu plus souvent besoin d'aide. Bientôt il avait passé à Postunen la moitié de ses journées, puis toutes ses journées, et finalement on s'était avisé qu'il y avait une chambre disponible. Etait-il domestique? était-il ouvrier? Il ne le savait pas lui-même. Il était de la maison. On ne lui payait point de gages : mais il manquait rarement de monnaie dans sa vieille bourse de cuir. Il ne se pressait jamais; il allait de son pas méthodique, et l'ouvrage se trouvait fait à point.

Le soir, été comme hiver, il s'établissait dans la grand'chambre, sur le poêle de grès, et ne

bougeait non plus que le vieux chat noir qui filait sur les genoux de Margaretha. Puis, à un moment donné, il s'échappait sans mot dire par une trappe qui communiquait avec sa chambre.

Quant à ses péchés d'eau-de-vie, il y paraissait peu. Il avait sa goutte de droit le matin, autant le soir; du surplus nul ne se doutait.

Mais Margaretha, quelle transformation, quel épanouissement rapide! L'enfant avait disparu; la jeune fille s'était formée, et, de l'aveu de chacun, il n'y en avait point qui eût meilleure grâce dans toute la paroisse de Weggis. Taille haute, riche et souple, larges épaules arrondies,

bras nerveux et pourtant délicats, cheveux dorés dont elle ne savait que faire, tant il y en avait : qui eût jamais reconnu la pauvre Grite d'autrefois.

C'est à l'arrière du bateau qu'il faisait bon la voir, penchée sur ses deux rames et s'accompagnant d'un chant à demi-voix, moins un chant qu'une cantilène, qu'elle accélérait ou ralentissait, selon qu'elle se laissait bercer par les vagues ou qu'elle précipitait le mouvement de la rame.

Ramer n'est pas toujours chose gracieuse; mais Margaretha ramait comme nagent les poissons. C'était sa vie.

Elle n'y mettait ni la précipitation de ces jeunes matelots

étourdis qui fouettent l'eau de l'aviron, ni la régularité de ces vieux loups de mer qui marquent sèchement la mesure et respirent à chaque coup.

Sa rame effleurait l'eau, puis y plongeait, rapide, et s'appuyait un instant sur le flot, mais sans le soulever en arrière et presque sans l'agiter. Il est des embarcations qui ne cheminent qu'en creusant un sillon dans la vague; celle de Margaretha glissait toujours, et sans les gouttes qui tombent de la rame au retour et forment des ronds mobiles, elle n'eût pas laissé plus de traces derrière elle que ne font les cygnes en nageant.

Les oiseaux de rivage ne sont pas plus naturellement attachés

à leur grève natale que la fille de Jos-Anton ne l'était à son lac de Postunen, à son bateau et à ses rames. Tous les hôtes de la plage la connaissaient. Il y avait entre eux et elle comme un accord secret et de familières intelligences.

Les mouettes la laissaient approcher sans songer à s'enfuir. Les poissons entendaient sa voix. Du temps de son père, pendant qu'il pêchait à deux pas, elle s'amusait à leur jeter des brins d'herbe ou des vermisseaux, et le bonhomme laissait faire.

Depuis qu'elle était la batelière en titre, elle n'avait jamais permis à âme qui vive, pas même aux enfants du voisinage,

de venir jeter une ligne dans son domaine.

Postunen était un port franc pour le poisson. Rarement elle descendait au bord de l'eau sans avoir un morceau de pain à distribuer miette à miette. Aussi, dès qu'elle apparaissait, voyait-on accourir, en longues files, ablettes et perchettes. « Elle a un charme », disaient les gens du pays, et l'on parlait de mégères qui soupçonnaient quelque sorcellerie dans son fait.

Mais sa plus grande sorcellerie était l'attrait de sa beauté. « La belle batelière! » disait-on à plusieurs lieues à la ronde.

Les garçons de Weggis étaient comme leur curé, ils ne savaient plus d'autre route pour se rendre

à la ville, et les beaux messieurs de Lucerne faisaient rarement quelque partie au Rigi sans profiter, pour le retour, du bateau de Margaretha.

Souvent, dans la belle saison, il fallait *passer* huit ou dix fois par jour, ce qui fit que le bateau acheva de payer le domaine.

Margaretha ne fut pas la dernière à deviner pourquoi la route de Posthunen était si fort à la mode. Bien loin d'en être offensée, elle parut jouir de son empire et se plaire à ses succès.

Ses grands yeux avaient la hardiesse de la joie, et sa bouche

était toujours prête à s'ouvrir au rire de la jeunesse. Jamais elle n'était plus gaie qu'avec les gens de sa paroisse.

Vieillards et jeunes hommes, elle mettait tout en mouvement, et il n'était bruit que des joyeuses batelées qui, les jours de marché, partaient en chantant de Postunen.

Les étrangers la trouvaient plus réservée, surtout les beaux messieurs de la ville, dont la langue hardie joue trop souvent avec l'honneur des jeunes filles.

Toutefois, quand elle avait accoutumance avec eux et qu'ils avaient le regard bon, elle ne redoutait point les vives causeries, et souvent leur en remontrait pour la riposte.

Au reste, le jeu n'était pas plaisant pour quiconque s'aventurait jusqu'à lui manquer de respect.

On parlait d'un peintre, qui, assis à la proue du bateau, s'était mis à la portraiter ouvertement. Elle avait laissé faire; puis, au moment d'aborder et tandis que le peintre jetait sur son œuvre un dernier regard, l'aviron avait tourné dans la main de la batelière, et une lame était venue tout à point tomber sur le portrait et le portraiteur. Bien d'autres histoires couraient le pays.

C'est ainsi qu'elle passait le lac en tout temps, sans peur ni

souci. De quoi donc aurait-elle eu peur? Le bateau n'était-il pas solide? N'avait-elle pas aussi sa madone au bord de l'eau?

Le soir, lorsqu'elle revenait seule d'Alstad, elle faisait un détour vers le rocher et se mettait à genoux devant la Vierge. Que lui disait-elle? Beaucoup de choses, sans doute, car jamais fille pénitente ne fit au confessionnal des pauses plus longues, ce qui était pour Tobie un sujet d'étonnement toujours nouveau.



IV



Cependant, Katharina-Barbara, sentant qu'elle déclinait, s'effrayait à la pensée de cette belle enfant qu'elle laisserait seule au monde, sans conseil ni protection.

« Si au moins, se disait-elle, je pouvais, avant de mourir, la voir mariée à quelque honnête garçon, point buveur, point batailleur, comme ils ne le sont que trop dans nos paroisses! »

Elle profitait des occasions pour diriger l'entretien de ce côté; mais Grite la voyait venir et rompait les chiens en riant.

Un jour que Katharina-Barbara s'était plus avancée que de coutume, Margaretha l'interrompit en entonnant d'une voix moqueuse une chanson toute nouvelle, sans doute quelque refrain qu'elle avait appris sur l'eau, en faisant la traversée avec des gens de tous pays.

Il s'agissait d'une fille qui lavait le linge au ruisseau.

Vingt pas plus bas, une scie faisait grand vacarme; vingt pas plus haut, le moulin allait bon train. A force de les écouter, la belle entendit distinctement ce qu'ils disaient en leur langage :

*Un bon mari, un bon mari!*

disait gentiment la roue du moulin en tournant sur son essieu, tandis que la scie, à la voix rauque et saccadée, répondait à chaque coup :

*Foin du mari, foin du mari!*

Katharina-Barbara ne put, de longtemps, rien apprendre de plus sur les dispositions de sa fille en matière de mariage.

Les garçons de la paroisse pensaient tout justement comme Barbara; mais avec la batelière ils ne savait comment s'y prendre.

Postunen était un bel endroit pour la veillée. Point de voisin, solitude absolue, chemins discrets, porte ouverte, et un moyen tout trouvé pour se donner contenance, car il n'y avait qu'à demander à Katharina-Barbara une chopine de son clairet. Mais ce qui semblait devoir faciliter les choses, les rendaient plus difficiles au contraire. Margaretha passait les soirées avec sa mère.

S'il venait des visites, elle riait et causait avec eux, aussi gaîment que dans son bateau; mais ils n'osaient s'aventurer en présence de Barbara. Puis le vieux coucou de la Forêt-Noire sonnait dix heures : Barbara se levait et chacun en faisait autant.

Le difficile n'était point de faire entendre à Margaretha que, volontiers, on lui eût parlé d'amour, mais bien de la sonder en secret et d'obtenir quelque encouragement tacite.

Il y avait un moyen cependant : faire à pied le tour du golfe, et s'arranger pour arriver sur la plage d'Altstad au moment où Margaretha y débarquait quelque passager.

Grâce à cette heureuse rencontre, facile à combiner, on passait le lac, en retour, à moitié prix, et l'on avait tout loisir de glisser quelque doux propos d'amitié.

Plusieurs tentèrent l'aventure ; mais aucun n'en sortit à son honneur. Il fallait voir comme les

yeux de la batelière pétillaient de malice, quand elle déposait sur la plage un amoureux éconduit.

— Ils ont l'air si drôle! disait-elle à sa mère. Je parie que les filles auraient meilleure grâce si c'étaient elles qui commençaient.

Cependant l'automne était venu et les passagers se faisaient rares à Postunen.

Katharina-Barbara avait son idée. Elle voulait que la batelière employât à coudre son trousseau les longues soirées de l'hiver, qui s'approchait. C'est

la mode du pays, on s'y prend d'avance.

Telle fille qui n'a pas encore eu l'honneur de voir pointer, même de loin, la plus petite demande en mariage, a déjà son armoire particulière, où s'entassent, en hautes piles, nappes, serviettes, beaux draps blancs et le reste. L'homme des champs est comme le rat des champs; il aime à se sentir pourvu et ses armoires sont des greniers.

Margaretha ne fut donc pas trop surprise quand elle entendit parler de trousseau. Elle n'en fit pas moins une petite moue d'enfant gâtée, qui n'annonçait rien de bon; mais Barbara tint ferme cette fois.

Il y avait en réserve dans l'ar-

moire trois pièces de toile, le lin de deux ans. Elles furent apportées sur la table; on en mesura la longueur, la largeur; on soupesa la toile de la main pour en apprécier la qualité, et remontant d'année en année, on passa en revue toutes les filles de Weggis dont le trousseau valait la peine d'être noté.

Dès le lendemain soir, Margaretha se mit à l'œuvre. On commença par couper une petite pièce de vingt-quatre braches, qui devait donner trois beaux draps. Après les ciseaux vint l'aiguille, qui prit du temps à enfiler; puis la batelière entama

un ourlet de long, non sans bouder et rechigner. Avait-on jamais vu un ourlet pareil? Il y en avait pour la moitié de l'hiver.

La mauvaise humeur aidant, le fil s'embrouilla dès les premiers points.

— Et d'une! ricana Tobie du haut de son poêle.

— Je voudrais bien t'y voir, méchant troupier! Crois-tu que ça aille comme la rame?

Margaretha recommença. Cette fois, elle prit garde à son fil; mais elle n'avait pas avancé d'un doigt que l'aiguille sautait.

— Et de deux! dit Tobie.

Elle essaya de fredonner une chanson pour se donner du cœur à l'ouvrage; mais qui donc

a jamais chanté en cousant? Quel rhythme s'ajuste au cheminement de l'aiguille? Plus la batelière chantait, plus l'aiguille battait la campagne.

Elle en était encore aux premiers essais, lorsqu'il arriva deux garçons du village.

— Tiens, dit l'un, un trousseau! Est-ce que Grite se marie?

— Il faut d'abord que notre patronne apprenne à coudre, grommela Tobie.

Grite eût volontiers posé son ouvrage; mais elle n'osa, surtout après le mot de Tobie. Elle servit les deux visiteurs, puis se remit à la besogne et s'y appliqua de son mieux; mais l'aiguille ne piqua pas

plus juste, et le fil ne s'entortilla pas moins.

Quand le coucou sonna dix heures, Margaretha poussa un soupir de soulagement.

— Jésus-Dieu ! c'est-il pesant, cette aiguille ?

Pendant qu'elle s'exclamait ainsi, un des garçons lui enleva sa toile d'un tour de main. Ce fut pour le coup qu'ils eurent de quoi rire.

Jamais ligne réputée droite ne festonna plus gaillardement que l'ourlet de la batelière. Tantôt l'aiguille avait fait de longues enjambées, tantôt elle avait cheminé sur place. Quelquefois le fil était resté lâche dans la main ; plus souvent il s'était tendu à tout rompre.

. . . . . . . . . . . . . .

Margaretha n'était pas de trop bonne humeur; mais elle ne put s'empêcher de rire avec les autres : c'était justement la même chose que ce certain jour où elle avait appris à ramer.

— Bah ! dit-elle, revenez seulement dans huit jours.

Ce disant, elle arracha la toile des mains des railleurs.

Au bout de huit jours, un premier drap, base d'une pile naissante, prenait place dans la grande armoire. Margaretha avait travaillé comme à la tâche. Cependant, quelque bonne volonté

qu'elle y mît, elle ne devint jamais habile.

Les bateliers connaisseurs admiraient le sillage du bateau de Postunen; mais les filles de Weggis tenaient en beaucoup moins haute estime les ourlets de Margaretha.

— Belle toile, petit travail! disait-on au village. Le trousseau de Postunen fera plus d'honneur au tisserand qu'à celle qui l'a cousu.

Heureusement que Katharina-Barbara, dont les yeux faiblissaient, voyait mal les imperfections de l'ouvrage. En revanche, elle voyait fort bien que les draps commençaient à s'étager en pile, et que les nappes faisaient bonne figure à côté.

.................................................................................

Chaque fois qu'on ouvrait l'armoire, elle y jetait un regard furtif et mesurait les progrès accomplis.



V



Quand les garçons de Weggis apprirent que Margaretha travaillait à son trousseau, ils ne se demandèrent pas s'il y avait à redire aux arrière-points; ils pensèrent que la belle sauvage

s'apprivoisait, et leurs assiduités redoublèrent. C'était d'ailleurs la saison.

A la campagne, c'est en hiver que les amourettes vont leur train : il y a trop de besogne en été.

L'avant-veille de Noël, Margaretha revint du bateau, sautant comme un oisillon échappé.

— Qu'y a-t-il ? demanda Katharina-Barbara.

— Encore un, Mutterli, encore un !

— Qui ? dit la mère avec un pressentiment qui lui serra le cœur.

— Le plus beau parti de Weggis.

— Il y a plus d'un beau parti à Weggis.

— Le plus beau de tous.

— Dominique!

— Dominique!

— Et tu l'as refusé?

— Comme les autres.

La distance était grande entre Dominique et Margaretha; mais les rêves de l'ambition maternelle n'ont guère plus de mesure que ceux des jeunes filles dont la tête bout à seize ans.

Dominique était justement le prétendant désiré, l'époux de choix rêvé pour Margaretha. Il possédait maison au village et de beaux biens à l'entour, sans compter un vaste domaine sur la colline, en amont de Postunen.

Aucun n'avait meilleure réputation auprès des mères qui son-

geaient à marier leurs filles. Il était sobre, rangé, travailleur, toujours debout le premier.

Il venait quelquefois à Postunen, et Katharina-Barbara l'avait surpris regardant sa fille à la dérobée. Il ne lui en avait pas fallu davantage pour bâtir mille châteaux en Espagne, que la terrible enfant venait de renverser d'un souffle.

— Dis-leur donc qu'ils m'attendent, toi qui a tant envie de me marier! s'écria Margaretha. Si jamais j'en aime un, il n'aura pas besoin de venir me faire les yeux doux dans mon bateau. Je veux assez le lui dire.

Tout en parlant, elle voulut avoir recours aux caresses; mais sa mère la repoussa avec colère.

— Le plus honnête garçon de la paroisse! Dominique! Jésus-Dieu!... Et moi qui avais tant prié la Sainte-Vierge de te mettre au cœur un grain de bonté pour lui!

Grite avait plus de dix-sept ans, et c'était la première fois que sa mère la grondait.

— Mutterli, dit-elle, je n'ai jamais entendu que du bien de Dominique; mais l'amitié, ça ne se commande pas.

— Voilà comme vous êtes, folles têtes de jeunesse! Que vous faut-il donc pour aimer quelqu'un? Est-ce pas assez de l'honnêteté?... Grite, c'est ta mère qui te le dit, tu es trop fière de ta beauté. Quand tu auras refusé tous les honnêtes

garçons du village, tu finiras par épouser un mauvais sujet qui saura conter fleurettes.

Margaretha se sentit piquée.

— Ma mère, je voudrais bien vous faire une question.

— Quoi ?

— Vous aimiez mon père quand vous vous êtes mariée ?

— Si je l'aimais ? Par la Sainte-Vierge, je n'en sais trop rien. Il m'aimait, lui, et c'est l'essentiel... Mais, pour sûr, je n'étais pas comme toi, à ton âge. J'étais une bonne fille, moi. Quand j'ai vu que c'était un honnête garçon, je me suis dit que je serais heureuse avec lui, et je n'ai pas raisonné plus loin. Quand on se conduit bien et qu'on a pris accoutumance l'un

avec l'autre, on s'aime toujours assez.

— Mon père n'aurait pas pensé comme ça.

— Ça se pourrait, reprit Barbara. Il était tout comme toi, ton père, excepté qu'il jasait moins. Mais pour les hommes, c'est différent. Il faut qu'ils vous aiment les premiers; autrement, ils sont trop volages.

A ce moment, on heurta à la porte. C'était un pèlerin attardé, qui demandait le bateau de Postunen. Il ne pouvait venir plus à propos. Margaretha courut au rivage.

Au retour, en plein lac, elle laissa tomber les rames, et se mit à rêver. Puis elle se dirigea vers le rocher de la madone, et

y fit une station plus longue encore que de coutume.

— D'où viens-tu? lui demanda Barbara dès qu'elle parut sur le seuil.

— J'ai posé les rames en revenant, et je me suis mise à regarder le lac, qui est tout gris, ce soir.

— Belle occupation, quand on a une mère inquiète au logis!

— C'était pour penser à ce que vous m'avez dit, Mutterli.

— Et qu'as-tu pensé si longtemps?

— J'ai pensé que je ferais ce que je pourrais pour aimer Dominique; mais si ça ne me réussit pas, vous, Mutterli, vous ne me ferez point de reproches,

car je suis sûre que mon père, qui dort sous sa croix de bois, n'en serait pas content.

Un rayon d'espérance brilla dans les yeux de Barbara. Comment ne pas aimer Dominique, si seulement on en prenait la peine ?

Elle embrassa Grite sur les deux joues. Peu s'en fallut qu'elle ne lui demandât pardon de l'avoir grondée trop fort.

Margaretha tint parole; mais quand le cœur des jeunes filles se donne à tâche d'aimer, il a coutume de travailler à contre-fin. Vainement elle repassait dans sa mémoire tous les mérites et toutes les vertus de Dominique ; c'était toujours ce même Dominique, contre lequel

il n'y avait rien à dire, sinon qu'elle ne pouvait pas l'aimer.

Un soir qu'elle revenait en bateau, avec Tobie, et qu'elle rêvait, — car elle était devenue rêveuse, — il lui échappa une exclamation singulière :

— Un sournois, vous dis-je!

— C'est-il de moi que vous parlez? demanda Tobie.

— Jésus-Marie! Je t'avais oublié, Tobie, et je me parlais toute seule.

— Si notre bourgeoise le permet, je lui dirai bien à qui elle pensait.

— Moi?

— Notre bourgeoise pensait à ce monsieur Dominique, qui la guette tous les jours, de sa grange, là-haut.

Margaretha tressaillit.

— Savez-vous que ce monsieur Dominique m'a entrepris l'autre jour, comme nous revenions ensemble du village, pour savoir s'il y a des dettes sur votre bien ? Vous ferez comme vous voudrez, notre bourgeoise; mais si jamais vous l'épousez, vous me donnerez d'abord mon congé; car foi de troupier ! je ne veux pas être de cette noce.

— Et qui t'a dit que je songe à l'épouser ?

— Oh ! on sait assez ce qui se dit.

— Mettons qu'il veuille m'épouser. Qu'est-ce que ça lui ferait qu'il y eût des hypothèques sur notre bien ? Il est assez riche pour l'affranchir.

— Mal raisonné, notre bourgeoise, mal raisonné! C'est un avare, votre monsieur Dominique, et c'est bien malgré lui qu'il vous aime. Mais que voulez-vous? Vous l'avez ensorcelé, comme tant d'autres. Par exemple, ce n'est pas le plus heureux des hommes, car s'il enrage d'amour après vous, il n'enrage pas moins que vous ne soyez pas aussi riche que lui, ce qui fait qu'il ne peut jamais se mettre d'accord... Je suis bien hardi de vous parler ainsi, notre bourgeoise; mais pourquoi dites-vous vos affaires tout haut, comme s'il n'y avait que les étoiles pour vous entendre?

Depuis ce jour, Margaretha ne se donna plus la peine

d'aimer Dominique. Le lac gris, le ciel bleu, la madone du rocher, la croix de son père, tout lui disait : « C'est un sournois ! »

Mais Dominique ne se tenait point pour battu. L'idée qu'une pauvre fille pût le refuser, dépassait et renversait tout ce qu'il avait jamais acquis de notions sur les choses divines et humaines. Il fit tant, par chemins et manières, qu'il lia amitié intime avec Thomas-Casimir et même avec Jérémias, quoique ce dernier, que l'ambition d'argent rongeait aussi, n'eût pas trop de goût pour ceux qui étaient plus riches que lui.

Un soir qu'il était seul avec eux, causant de bonne amitié et

suppliait sa mère de ne plus songer à ce mariage.

— Alors, va le dire à ton oncle, répondit Barbara. Pour moi, je ne l'oserai jamais.

— J'y vais, reprit Margaretha. Ce n'est pas une vie de se tourmenter le cœur tous les jours et toutes les nuits.

Elle sortit; mais au lieu d'aller chez Thomas-Casimir, elle se rendit chez le curé. Il eut quelque peine à comprendre cette répugnance invincible pour un jeune homme que toute fille de Weggis eût été fière d'épouser; mais il était trop instruit des choses du cœur pour pousser l'insistance au-delà des justes limites. Il promit à Margaretha de lui venir en aide : mais il

eut beau faire, il n'obtint rien, ni des uns ni des autres.

— Il faudra qu'elle dise pourquoi, répondit Dominique.

Alors commencèrent pour la batelière de Postunen des jours de tribulations, pendant lesquels on n'entendit pas un chant s'échapper de ses lèvres. Ils y vinrent, chacun à son tour, celui-ci avec des prières, celui-là avec des menaces, tous lui reprochant de vouloir mener sa mère au tombeau.

Margaretha ne donna d'explications à personne. Quelles explications eût-elle données?

Quant à Dominique, elle refusa obstinément de le voir. Elle disparaissait dès qu'on le signalait sur le chemin de Pos-

tunen, ce à quoi les yeux de Tobie servirent grandement.

Seule Barbara ne fit point de reproches à sa fille. Elle l'avait promis; mais il était facile de voir qu'elle dévorait en silence un chagrin cruel.

Heureusement que le curé redoublait ses visites, ce dont Margaretha le bénissait dans son cœur, car chaque fois qu'il avait passé. Barbara était plus tranquille et plus résignée.



# VI



Les hirondelles reparurent, l'herbe des prés s'émailla de fleurs nouvelles, et déjà les cerisiers, vêtus de leurs blanches corolles, en secouaient sur la terre la neige odorante et légère.

Barbara parut renaître avec les beaux jours; ses joues livides reprirent quelque couleur, et l'on vit de temps en temps passer un sourire sur ses lèvres.

Quant à Margaretha, ce renouveau de la nature fit sur elle le même effet que sur les oiseaux et les fleurs. Voyant sa mère plus sereine, elle sentit sa tristesse se dissiper peu à peu.

La jeunesse n'est pas faite pour les longs chagrins.

La gaité renaissait donc à Postunen : mais on n'y parlait plus du trousseau.

C'eût été, pour Barbara, un entretien de mélancolie que la vue de ce beau linge, condamné à s'enfouir sans espoir dans une

armoire vermoulue. D'ailleurs, la saison s'annonçait bonne.

Les allants et venants étaient nombreux, et, malgré l'échec de Dominique, les amoureux ne se faisaient point rares. Il y a partout des courages qu'excite la difficulté. Mais, comme autrefois, ils y perdaient leur peine.

Un jour du mois de mai, le bateau de Margaretha fut assailli par un violent orage. Elle l'avait bien vu venir; mais elle avait trop compté sur la vitesse de ses rames. Elle s'était fait pour ces occasions un costume consistant en un chapeau de feutre à larges bords, et une peau de chèvre, en guise de manteau, percée de deux trous pour les bras.

Ce fut dans cet équipage qu'elle aborda à Altstad. L'orage redoublant de violence, elle courut s'abriter chez le batelier, son confrère. Elle entra comme un tourbillon, riant aux éclats et regardant ses jupes ruisselantes. La chambre était pleine de gens attablés.

— Sergent, dit l'hôte, voilà justement la batelière de Postunen; vous pourrez faire la traversée en retour; ça ne coûte que moitié prix.

Ces paroles s'adressaient à un personnage très entouré, assis au fond de la chambre.

Ce n'était rien moins qu'un garde-suisse, au service de France, en grand uniforme : habit rouge, épaulettes blanches, le bras cou-

vert de galons et la poitrine chamarrée de brandebourgs.

C'était le second garde-suisse que Margaretha voyait en sa vie. Elle en avait vu un à Lucerne, dans sa plus tendre enfance, et ce lointain souvenir s'était embelli, d'année en année, de tout ce qu'elle avait ouï de cette poignée de braves, au service du roi de France.

Aux yeux de tous les Suisses, mais particulièrement de ceux des anciens cantons : Lucerne, Uri, Schwyz, Unterwald, cet uniforme symbolisait la vaillance helvétique, et ce n'était point pour eux un petit événement que de le rencontrer, par hasard, dans les sentiers de leurs montagnes.

Margaretha n'eut pas plus tôt vu le sergent, que le cœur lui battit à l'idée qu'elle allait traverser le lac avec un de ces héros dont la gloire était grande dans toutes les paroisses de son pays.

Les belles filles ont toujours aimé les hommes vaillants.

La dernière goutte de pluie n'était pas encore tombée que Margaretha et le garde-suisse s'embarquaient pour Postunen. Mais, une fois en bateau, il arriva ce à quoi on ne se serait jamais attendu, savoir que le sergent, assis à la proue, ne cessa pas de regarder la rive dont on s'approchait, tandis que Margaretha, honteuse et piquée, ne regardait que le sergent.

On était à moitié lac, et il

n'y avait pas eu encore une seule parole échangée.

« Il faut pourtant que j'entende le son de sa voix », pensa Margaretha.

— Sergent, dit-elle, non sans un léger tremblement, vous venez de loin, à ce qu'il parait?

— C'est pourquoi on a hâte d'arriver.

Si le sergent avait le parler bref, il avait la voix belle, une voix d'homme, sortant tout droit de la poitrine.

Margaretha aurait bien voulu l'entendre une seconde fois; mais longtemps encore elle rama sans autre entretien que celui de la vague morte, qui clapotait sous la proue.

Que cherche-t-il donc au ri-

vage? Une payse, peut-être? Cette idée ne fut pas trop agréable à la batelière de Postunen; mais elle n'en eut que plus grande envie de le voir en face et d'obtenir de lui au moins un regard.

— Dites donc, sergent, reprit-elle de sa voix la plus agaçante, savez-vous qu'on devient taciturne par là-bas?

— On garde le silence dans les rangs.

— Ça doit être bien ennuyeux.

— C'est pourquoi les filles ne s'engagent guère.

Margaretha se mordit les lèvres, et l'entretien en resta là.

On aborda.

— Qu'est-ce qu'on vous doit, mamselle?

Margaretha ne s'attendait point à cette question, la première qu'il lui adressât.

— Tout ce que vous voudrez, dit-elle, sans savoir ce qu'elle disait.

— On est pas si riches, nous autres.

— C'est dix kreutzer, le passage.

— L'hôte d'Altstad parlait de moitié prix pour le retour.

— Pardon, dit Margaretha de plus en plus troublée... Vous êtes pressé, vous paierez en repassant.

— Qui vous a dit qu'on repasserait ?

Margaretha sentit ses joues devenir rouges comme le feu ; sa tête se brouillait.

— On n'a pas coutume de laisser des dettes derrière soi, reprit le sergent en posant une pièce de dix kreutzer sur l'avant du bateau... Adieu, la batelière !

Quand Margaretha revint à elle-même, le sergent était loin déjà.

Elle prit la pièce de monnaie et la mit à part, de peur qu'elle ne se confondit avec les autres. Puis elle amarra le bateau, chargea ses rames et regagna le logis. Mais de tout le reste du jour, elle ouvrit à peine la bouche, et Balthazar dut s'endormir sans le plus petit bout de chanson.

Cependant il n'était bruit à

Weggis que d'un sergent aux gardes-suisses de France, qui avait traversé le village, sans s'arrêter.

Tout le monde s'était mis aux fenêtres pour le voir passer; mais il marchait d'un pas si prompt et si décidé que personne n'avait osé l'interroger.

Le lendemain, les gens bien informés assurèrent qu'il se nommait Elias Kamenzind, et qu'il était de Gersau, comme tous les Kamenzind, ce qui ne laissa pas de diminuer l'intérêt qu'on lui portait, car les Gersoviens ont petit renom dans les paroisses voisines. On ajoutait que sa mère s'en allait mourant, et que, par faveur spéciale, il avait obtenu pour la revoir un

congé d'un mois. Il devait avoir mis huit jours pour le voyage, et comme il lui en fallait autant pour le retour, il repartirait dans une quinzaine.

Quand Margaretha entendit ces nouvelles, elle eut un regret mortel d'avoir importuné le beau sergent taciturne. C'était à sa mère qu'il songeait, et il avait bien autre chose à faire qu'à regarder ramer une fille à l'arrière d'un bateau.

Pendant ces quinze jours, on ne reconnut plus la batelière.

Elle ne retrouvait son babil que le soir, quand Tobie étai sur le poêle. Alors elle tâchai

d'amener la conversation sur le service militaire, et sur la vie qu'on menait dans ces pays lointains.

Les récits de Tobie étaient peu rassurants; mais il en est des garçons comme des filles : il y en a d'uns et d'autres, et quant au sergent Kamenzind, il suffisait de le regarder pour savoir à quoi s'en tenir, tout Gersovien qu'il fût.

Celui-là, du moins, n'était pas un sournois, un de ces éventés, légers de tête et de cœur, qui trompent au régiment celle qui les attend au pays. Margaretha n'en était jamais plus persuadée que lorsqu'elle avait rendu ses dévotions à la madone, ce qu'elle fit matin et

soir, pendant ces quinze jours, sans jamais y manquer.

On ne fut pas sans être exactement informé du jour où le sergent se remettrait en route pour la France. La nuit qui précéda fut longue pour Margaretha. Elle en profita pour sonder son cœur.

Elle aimait le beau sergent, et elle était décidée à le lui dire. Elle ne se flattait guère de lui inspirer une de ces amitiés qui naissent soudainement, comme était née celle qu'elle sentait pour lui.

Ce n'était pourtant pas impossible, à moins qu'il n'eût le cœur déjà pris. S'il en aimait une autre, il le dirait, car il était la loyauté même : cela se

lisait sur sa figure. S'il était libre, pourquoi ne se donnerait-il pas? Quand on est fait pour se comprendre, on se devine avant de se connaître. Au moins se souviendrait-il de la batelière de Postunen, là-bas, au régiment, quand il rêverait du pays? L'amour ne peut-il pas naître ainsi, par association de souvenirs? D'ailleurs, l'occasion était unique. Il fallait en profiter, ou se résigner à aimer sans espérance.

Avant l'aube, Margaretha fut debout. Elle passa du temps à sa toilette. Il n'y avait pas dans

sa garde-robe de chemisette assez blanche à son gré.

Une jupe de fine indienne remplaça celle des jours ordinaires, et le plus beau des œillets du jardin brilla sur son corsage noir.

Katharina-Barbara poussa une exclamation de surprise en la voyant entrer.

— C'est que j'ai pensé, dit la batelière, que si je trouvais une bonne occasion, j'irais à la ville aujourd'hui. Il y a ce trousseau qui dort, et le fil manque, tu sais.

Il se présenta plus d'une occasion pour Lucerne, mais elles ne furent pas du goût de Margaretha.

Trois fois elle avait passé le

lac, sans aller plus loin qu'Altstad. Avec quelle impatience elle était revenue, sûre, chaque fois, que le sergent l'attendait !

Avec quelle émotion elle épiait tous les bateaux filant au large, craignant d'y voir briller l'uniforme rouge ! Dieu ! que les jours d'attente sont longs, et combien il y a de minutes dans une heure quand on les sent passer toutes !

Le soleil baissait. Margaretha se fit violence pour aller servir le repas du soir. Mais à peine y était-elle qu'on entendit un pas sur l'escalier.

— La batelière de Postunen ? dit une voix qu'elle n'eut pas de peine à reconnaître, quoi-

qu'elle ne l'eût pas entendue autant qu'elle aurait voulu.

— On y va, répondit-elle.

Comme elle traversait la prairie qui s'étend jusqu'au rivage, le sergent marchant devant elle, Tobie se trouva sur son chemin.

— Il n'est pas prudent de se mettre en route seule ce soir.

— Pourquoi ?

— Il y a de l'orage dans l'air.

— De l'orage ?

— C'est pas au ciel qu'il faut regarder, mais vers la grange, là-haut.

— Quelle grange ?

— Celle à monsieur Dominique, je pense.

Elle haussa les épaules et poursuivit sa route. L'instant

d'après, le bateau glissait sur le lac.

Le soleil venait de saluer d'un dernier rayon les sommets des montagnes, et le ciel commençait à pâlir à l'orient; mais, au zénith et à l'ouest, s'embrasaient les pelotons innombrables d'une armée de nuages pommelés, dont le lac, miroir aux mille facettes, réfléchissait tous les feux.

Splendide féerie : incendie au ciel, incendie sur les eaux. D'ailleurs, soirée calme et douce. Quelques vaguelettes murmuraient au passage du grand bateau plat, et la brise attiédie portait au loin, avec les parfums de la rive, les notes perlées des oiseaux chanteurs qui s'entre-

répondaient dans les bocages de Postunen.

Margaretha, debout à l'arrière et la face tournée vers le couchant, recevait en plein le rayon du ciel empourpré, tandis que le sergent, toujours assis à la proue, n'avait pas besoin de tourner la tête pour saluer le rivage natal. Elle sentit qu'il la regardait ; elle sentit aussi comme une lueur à ses paupières, et elle n'osa plus lever les yeux.

Cependant elle avait bon courage. En saluant la madone du regard, elle avait cru entendre une voix qui disait : « Ne crains rien, c'est moi qui ai tout fait ». Mais la traversée devait être longue ; elle avait du temps, et puis il faisait trop jour.

La rame allait nonchalamment à la rencontre de la vague assoupie. Cependant le rivage s'éloignait; déjà l'on n'entendait plus le chant des oiseaux de la côte, et le silence régnait toujours sur le bateau de Postunen.

— Nous sommes de vieilles connaissances, pensa Margaretha, il me dira bien deux mots; alors ce sera le moment.

On était à mi-lac. Les premières ombres de la nuit envahissaient toutes les zones du ciel, et il ne restait qu'une barre d'or au couchant... Mais le sergent n'avait pas encore dit le premier des deux mots attendus.

Margaretha jeta un regard sur les deux rives, et voyant celle d'Altstad plus rapprochée que

celle de Postunen, elle se prit à trembler. Plus elle tremblait, moins elle pouvait parler.

Trois minutes, deux peut-



être !... Elle fit un violent effort.

— Beau sergent !...

Qu'avait-elle dit, beau sergent ? Est-ce qu'une fille qui se respecte parle ainsi à un soldat ?



— Qu'y a-t-il à votre service, belle enfant?

La voix du sergent était si douce que Margaretha reprit confiance.

— Si vous le vouliez, je vous mènerais bien jusqu'à Lucerne...

Dieu sait comme elle rougit; mais la nuit la couvrait de son voile.

— Merci, dit le sergent; on va plus vite à pied.

On abordait; il n'y avait plus à donner que trois ou quatre coups de rame.

— Sergent...

— Eh bien?

— C'est que l'autre jour... Vous savez, quand vous avez passé la première fois... Il faut que je vous demande bien

pardon... Je ne savais pas...

Elle voulait lui demander pardon pour l'avoir importuné de son babil; mais sa langue s'embarrassait, et le sergent ne comprit pas.

— Bagatelle! dit-il. D'ailleurs, c'est facile à réparer. Tenez, je vous paie moitié prix aujourd'hui. Ça reviendra au même.

Les genoux de Margaretha fléchirent, et sans le banc de l'arrière, qui se trouva prêt pour la recevoir, elle serait tombée. Comme au même instant la longue proue carrée se heurta aux cailloux du rivage, le sergent crut que c'était l'effet d'un abordage trop brusque.

Il déposa cinq kreutzer sur le

bord du bateau, et sauta légèrement sur la grève.

— Adieu, la belle, et tenez-vous en joie, dit-il en la saluant de la main. Nous autres, soldats, on sait bien quand on part; mais on ne sait pas quand on revient.

Il s'éloigna sans que la batelière eût répondu. Quelques minutes après, lorsqu'elle n'entendit plus le bruit de ses pas sur le sentier, elle poussa un cri involontaire.

Une fenêtre s'ouvrit à la maison voisine.

— Qu'y a-t-il? demanda une voix.

Margaretha ne répondit qu'en saisissant ses rames et gagnant le large. Mais bientôt, n'ayant

plus le cœur de ramer, elle se laissa retomber sur son banc; puis, saisie d'un transport soudain, elle courut à l'avant du bateau, prit les cinq kreutzer et les jeta dans le lac avec fureur. Il lui vint un violent désir de s'y jeter, elle aussi. Mais, comme elle regardait l'eau, elle y vit le reflet d'une lumière. C'était la lampe de Postunen, la lampe de sa mère.

Il n'y a point de mesure au temps qu'elle passa ainsi. Tout à coup, elle entendit un bruit de rames à quelques pas. Un bateau venait droit à elle.

— Qui va là ? cria-t-elle d'une voix forte.

Point de réponse...

Aussitôt elle se rappela les propos singuliers de Tobie, et fixa un regard perçant sur le rameur dont la silhouette se dessinait dans la nuit.

Saisir une rame et repousser vivement l'embarcation qui tentait cet audacieux abordage, fut l'affaire d'un instant.

Mais Dominique — c'était bien lui — montait un de ces légers bateaux de promenade, comme il n'y en avait alors que dans le seul port de Lucerne. Inutile de vouloir fuir ! Il revint à la charge.

Margaretha, cette fois, se borna à faire dévier la proue, puis,

d'un grand coup, porté de flanc, elle imprima à la frêle embarcation une secousse capable de la faire chavirer. Peu s'en fallut que Dominique ne fût jeté à l'eau.

La batelière profita du moment pour s'éloigner; mais Dominique, bientôt revenu de sa frayeur, fondit sur sa victime une troisième fois. Il s'arrêta au moment de l'atteindre, et se mit à tourner autour d'elle, assez loin pour être à l'abri de la rame, assez près pour profiter du premier moment favorable, et joindre d'un tour de main le lourd bateau, incapable de fuir.

— Que me voulez-vous? dit Margaretha.

— Je veux savoir pourquoi tu ne veux pas de moi.

Margaretha poussa un cri d'appel et d'alarme.

— Crie tant que tu voudras. La nuit est sombre et le rivage est loin... A propos, que faisais-tu là à rêver sur l'eau? Etait-ce le repentir qui commençait à te prendre?...

Margaretha poussa un second cri, plus retentissant. Une voix répondit.

— C'est Tobie, je suis sauvée!

Et elle appela de toutes ses forces :

— Tobie! Tobie!

La réponse ne se fit pas attendre. De seconde en seconde la même voix retentissait plus distincte.

Dominique, voyant la partie perdue, s'enfuit de toute la vitesse de ses rames.

Tobie fut bientôt là. Devinant le danger que courait sa maîtresse, il n'avait point eu de repos jusqu'à ce qu'il se fût procuré une embarcation quelconque, et, à la nuit tombante, il était venu prendre position à égale distance des deux rives, l'oreille au guet.

— Je vous le disais bien, qu'il y avait de l'orage en l'air. C'était pas pour rien, ce bateau de promenade. Où est-il, le lâche?

— Inutile de le poursuivre. Une coquille de noix!

— On le trouvera demain, notre bourgeoise.

Margaretha était à bout de forces. Tobie attacha les deux bateaux l'un à l'autre, et rama pour la batelière.

Au moment où ils mirent pied à terre, Margaretha serra la main du vieux soldat.

— Tu ne diras rien à ma mère, Tobie.

— Notre bourgeoise, il y a des juges à Weggis.

— Dieu le trouvera bien.

— Il ne sera pas dit qu'un pareil coquin rôde librement au soleil, comme font les honnêtes gens.

— Ça n'avance à rien de se mettre à la langue du monde.

— Alors, j'ai une demande à vous faire, moi.

— Laquelle?

— De ne plus retourner seule sur l'eau, le soir.

— Sois tranquille, je me le suis promis.



# VII



Depuis ce jour, les passagers qui s'embarquaient à Postunen ne reconnurent plus leur batelière.

Adieu les chansons, les roulades de voix, les gais propos!

Si quelqu'un entonnait un *lied* du pays, elle n'accompagnait pas même au refrain.

Jamais oiseau des bois ne devint en cage subitement plus muet.

— Qu'y a-t-il? se disaient les gens. Elle, si joyeuse autrefois! Et mille propos couraient le monde à son sujet.

— C'est sa mère, disait Tobie, ne voyez-vous pas que la pauvre femme s'en va?

Mais il avait beau dire, chacun n'en prenait que ce qu'il voulait.

Katharina-Barbara s'en allait, en effet. Un retour de froid, au commencement de juin, lui fut fatal.

Bientôt elle ne bougea de sa

chaise, puis de son lit, et Margaretha, abandonnant à Tobie le domaine et le bateau, ne songea plus qu'à la soigner.

Que de choses elle aurait voulu lui dire ! Mais chaque fois que le docteur passait, il exigeait un silence absolu. Ces docteurs sont ainsi, ils ignorent les plaies cachées, et ne pensent qu'au mal qu'ils voient. Margaretha tâchait d'obéir et de se dominer. Mais un soir, elle n'en fut plus la maîtresse.

— Mutterli, dit-elle d'une voix étouffée, je t'ai fait trop de chagrins !

— Tu ne m'en as jamais fait qu'un seul, répondit Barbara, et il y a longtemps que je te l'ai pardonné.

— Mais c'est ce chagrin qui t'a rendue malade.

— Tu te trompes, ma chère enfant. C'est ton père qui m'appelle. Elles sont meilleures que tu ne crois, ces amitiés d'habitude.

Il y avait une intonation de tendre reproche dans la voix de Barbara.

— Si j'avais cru pouvoir l'aimer comme ça...

— Ce n'est pas de lui que je parle. Ce Dominique ne t'aurait jamais rendue heureuse.

Margaretha fut bien soulagée en entendant ces paroles; cependant, il lui restait un poids sur le cœur, ce secret qu'elle n'osait pas dire, parce que c'était un secret de douleur. Il lui

échappa le même soir. Barbara n'en fut point surprise; elle avait bien vu que sa fille n'était plus la même. Elle ne lui fit pas de reproches; elle n'essaya pas de la consoler; elle pleura avec elle et la recommanda à la protection de la Sainte-Vierge.

Le lendemain, Katharina-Barbara fit appeler son beau-frère, Thomas-Casimir, et lui demanda de ne point tourmenter la pauvre Grite, et de la laisser libre de se marier selon qu'il lui plairait.

Thomas-Casimir jugea cette prière plus digne de la faiblesse

d'une mourante que de l'autorité d'une mère; mais ce n'était pas le moment de rien refuser.

Peu de jours après, Barbara rendit le dernier soupir. C'était le 14 du mois d'août, un peu avant le soleil levé.

La cérémonie funèbre eut lieu le 16. On avait, selon la coutume, envoyé un messager aux parents, jusqu'aux cousins des cousins, et tous furent exacts au rendez-vous. Le convoi ne devait se mettre en marche qu'à trois heures après midi; mais,

dès le matin, la maison de Postunen s'emplissait d'hommes vêtus de noir et portant de longs crêpes. A la campagne, il y a toujours des parents venus de loin, et il faut, selon les lois de l'antique hospitalité, les héberger, les nourrir, les festoyer sous le toit du mort. Le repas des funérailles ressemble à un repas de fiançailles. Le vin coule et les viandes abondent.

Il eût été possible à Margaretha de se décharger sur le plus proche parent du soin de faire les honneurs. La coutume a des égards pour les jeunes filles orphelines. Mais elle craignit que Jérémias, ou tel autre, n'attribuât son absence à quelque rancune, et elle voulut au

moins paraître à la table de deuil. A peine avait-on servi que la conversation commença à rouler sur la grande nouvelle du jour, le massacre des Suisses à Paris, la semaine précédente, le 10 du mois d'août. Elle était parvenue la veille à Weggis, et les deuils particuliers s'effaçaient devant ce deuil public.

Au premier mot, Margaretha ne comprit pas, parce qu'on en causait comme d'une chose connue, et ce ne fut que peu à peu que la vérité se fit jour dans son esprit. Elle resta clouée sur sa chaise jusqu'à ce que, chacun ayant dit ce qu'il avait entendu dire — et tous avaient entendu dire la même chose, — son avide et sinistre curiosité

fût satisfaite autant qu'elle pouvait l'être. Alors elle disparut.

La plus amère de toutes les choses amères est d'avoir le cœur partagé dans le deuil. Pendant que Margaretha, marchant en tête du cortège des femmes, selon l'usage du pays, rendait les derniers devoirs à sa mère, il fallut plus d'une fois la soutenir, et l'on remarqua dans sa douleur des soubresauts étranges, qui firent grande pitié à toute la paroisse réunie.

Au retour, elle ne voulut voir personne; elle s'enferma dans sa chambre, et y resta tout le reste du jour, toute la soirée et toute la nuit.

Le lendemain, de grand matin,

elle était sur l'eau, avec Balthazar. Où allait-elle?

A la ville, chercher des nouvelles. Le moyen de les attendre à Postunen!

Elle trouva les rues étrangement animées. L'émotion ne faisait que grandir. Il se formait des groupes partout; on se communiquait les lettres reçues, les journaux, et il n'y avait pas d'autre conversation, ni dans les maisons, ni sur la place publique.

Margaretha fit comme tout le monde. Elle alla d'un groupe à l'autre, elle entra dans les boutiques où elle vit quelques personnes réunies, elle poussa jusque dans les auberges, écoutant d'une oreille avide. On était si préoc-

cupé que nul ne songea à s'étonner de la présence de cette jeune fille, dont, la veille, on avait enterré la mère.

Les nouvellistes ne manquaient pas; mais leurs récits concordaient mal, et Margaretha ne voyait poindre un rayon d'espérance, en recueillant ce qui se disait dans un groupe, que pour retomber dans le désespoir en passant au groupe voisin.

Quelques familles d'officiers avaient reçu des lettres; on savait celui-ci mort à son poste, celui-là dans les prisons du Temple; mais quant au menu peuple, sous-officiers et soldats, on en parlait qu'en bloc. Les sergents étaient confondus dans la foule. Le nom d'Elias Kamen-

zind ne fut prononcé par personne.

Cependant, vers le soir, quand Margaretha reprit le chemin de son bateau, traînant après elle Balthazar, rendu de fatigue, elle emportait au cœur une vague espérance. Il y avait des prisonniers. Peut-être trouveraient-ils des juges capables de pitié. Et puis, elle avait ouï parler d'honnêtes bourgeois qui, au péril de leur vie, devaient avoir recueilli et caché un certain nombre de ces infortunés.

Elle s'était bien aperçue qu'on n'y croyait guère dans la foule; mais elle ne pouvait pas s'empêcher d'y croire.

Quand Balthazar fut couché, Margaretha vint s'asseoir à la

table de noyer, un ouvrage à la main. Tobie était sur son poêle, immobile et silencieux.

— Tobie, dit la batelière... puis elle s'arrêta court.

— Qu'y a-t-il, notre bourgeoise ?

— Te rappelles-tu ce sergent en uniforme rouge qui a passé vers la fin de mai ?

— Si je me le rappelle ! C'était justement ce certain soir, vous savez... Elias Kamenzind, qu'il s'appelle, natif de Gersau. Sa mère est morte dernièrement.

— Un mois avant la mienne, jour pour jour... Il faut...

— Eh bien ! dit Tobie.

— Il faut absolument que je sache s'il est mort ou vivant.

— On y a pensé, notre bourgeoise.

Margaretha rougit. Elle eût bien voulu que la lampe ne donnât pas tant de lumière.

— Comment, on y a pensé?

— Faut pas vous fâcher; on pense, nous autres. Si c'était un colonel, ou seulement un capitaine, on le saurait déjà; mais pour un sergent, il faut attendre quinze jours.

— Impossible!

— Ça pourrait bien aller à trois semaines.

— Sainte-Vierge! s'écria Margaretha, qui ne songeait plus à se contenir.

Tobie descendit de son poêle. et vint s'asseoir à la table, pour parler plus bas et de plus près.

— Notre patronne, ça, c'est une affaire où la Sainte-Vierge ne peut rien. On n'y peut pas beaucoup plus; mais on fera ce qu'on pourra. Pas moyen que vous alliez tous les jours à la ville. Ceux de Weggis vous croirait devenue folle, ou peu s'en faut. Ils y étaient déjà tout disposés, quand vous étiez gaie et que vous chantiez; à présent que vous ne chantez plus, il n'y en a bientôt plus un qui en doute. C'est l'oncle Thomas-Casimir qui a fait longue figure aujourd'hui, quand il a trouvé maison vide. — Il y a toujours anguille sous roche, avec elle, qu'il a grommelé. Aussi, pourquoi n'êtes-vous pas faite comme eux? Bien dommage que vous

ne soyez pas née à Naples! Un bon pays, celui-là! Ça ne m'empêchera pas de vous servir comme vous êtes, moi. J'irai demain à Lucerne, de soirée. Je n'ai pas besoin d'y être tout un jour comme vous. On sait les bons endroits pour les nouvelles. On part à cinq heures; on est de retour avant que le coucou ait sonné dix, ou, s'il y a quelque retard, vous prendrez bien patience un petit quart d'heure. Comme ça, ceux du village ne se douteront de rien, et vous aurez tous les soirs bon et fidèle rapport.

Margaretha ne se fit pas prier pour mettre à profit le dévouement de Tobie.

Le lendemain soir, il était de

retour à dix heures ; on ne savait rien de plus que la veille, au moins pour les sergents. Seulement, il se confirmait que dans cette grande ville, que le curé de Weggis et tous ceux des environs disaient plus abominable que Sodome et Gomorrhe, il y avait eu de bons bourgeois pour sauver quelques blessés et cacher quelques fugitifs.

Tobie insistait là-dessus.

— Faut prendre courage, notre patronne. Tout n'est pas perdu. C'est des sornettes, ce que vous disent les curés, par ici. Il y a d'honnêtes gens partout.

Pendant trois ou quatre jours, on n'eut point d'autres nouvelles.

Un soir, Tobie arriva tout joyeux.

— Notre bourgeoise, il y en a qui sont sauvés, à preuve qu'il en est arrivé deux à Bâle, l'un déguisé en roulier, à ce qu'on dit, l'autre en colporteur. On ne sait pas leurs noms; mais il paraît qu'il en viendra encore. On les fait évader comme ça, un à un.

Une autre fois Tobie trouva tout un attroupement devant une auberge d'assez pauvre apparence. On y fêtait un garde-suisse, un caporal, un homme de l'Unterwald, arrivé dans la journée.

Tobie n'eut pas de repos jusqu'à ce qu'il eût pénétré dans la chambre où on le faisait boire. Il y trouva foule; mais il se faufila si bien qu'on finit par lui

faire place à côté du caporal, qui, bientôt informé qu'il parlait à un troupier, recommença sa grande histoire avec enjolivements et embellissements. Tobie eut tout loisir de lui demander des nouvelles d'Elias Kamenzind.

Le caporal le connaissait; il l'avait rencontré, pour la dernière fois, la veille du jour fatal.

— Un tout bon, disait-il, un tout bon! Mais j'ai pas bonne idée, il était trop vif au feu.

Tobie n'en put rien tirer de plus.

— Qui ne sait pas, ne sait pas, répétait le caporal.

Il sonnait neuf heures à la

grande horloge de l'hôtel de ville, lorsque Tobie remonta dans son bateau. Il rama le plus vite qu'il put; mais il avait bu mainte rasade, vieille habitude perdue, et les rames s'embrouillaient.

Le quart d'heure de grâce était passé depuis longtemps quand il aborda à Postunen.

— Notre bourgeoise, dit-il en entrant, la casquette sur l'oreille, faut pas vous fâcher si on a bu un verre de trop. On en a vu un qui a vu le sergent Kamenzind le 9, veille du 10, encore qu'il lui a dit : « Bonjour sergent! »

— Et depuis?

— Par malheur ils n'étaient pas du même régiment, ce qui

fait qu'on ne sait rien pour depuis. Mais il était bien vivant le 9, veille du 10, ce qui est déjà quelque chose. Dame! on ne meurt pas rien qu'à la bataille, quand même on est à la guerre. D'ailleurs, s'il en est réchappé, il en reviendra bien, à ce qu'assure le caporal Bucher, de Sarnen, qui l'a vu comme je vous dis, le 9 veille du 10.

Tobie, devenu loquace, n'était pas trop en état de faire bon rapport à sa bourgeoise. Elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et, le pressant de questions, elle lui fit dire tout ce qu'il avait appris. Il s'était fait la leçon en chemin, et s'était promis de ne pas parler des craintes du caporal. Mais il avait compté sans l'in

terrogatoire qu'on lui fit subir; il s'entortilla, et finit par dévider tout son chapelet.

Dès cet instant, Margaretha se persuada qu'il n'y avait pour le sergent Kamenzind qu'une seule chance de salut. Il devait s'être battu jusqu'à la dernière extrémité, et n'avoir consenti à se rendre que resté seul de son groupe. S'il vivait, il était dans les prisons du Temple.

Les jours suivants, il arriva encore quelques-uns de ces heureux réchappés; mais on ne savait toujours rien d'Elias Kamenzind, et il en fut ainsi pen-

dant les trois semaines dont avait parlé Tobie.

Un soir, il rentra consterné. Il apportait une nouvelle terrible, celle du massacre des prisonniers. Pour le coup, la dernière lueur d'espérance faillit s'éteindre dans le cœur de Margaretha.

Elle lutta toute une nuit pour ne pas envoyer des blasphèmes au ciel, au lieu de prières.

Au point du jour, elle monta dans son bateau, avec Tobie et Balthazar. Ils allaient encore à la ville. Ils la trouvèrent plus agitée que jamais : c'étaient des

pleurs partout, des cris de vengeance et de rage.

Les nouvelles qui se colportaient de groupe en groupe étaient plus navrantes les unes que les autres. Salis, Durler, Pfyffer, tous ces nobles chefs et bien d'autres encore, sans compter des soldats par centaines, avaient, sans l'apaiser, été sacrifiés à la soif de sang d'une horde de cannibales.

Quand Margaretha eut entendu répéter quelques fois cette lugubre histoire, elle sentit la force lui manquer, et, laissant Tobie aller d'un groupe à l'autre, elle vint s'asseoir avec Balthazar en face du port, sur quelques blocs de grès, débarqués de la veille.

Tout à coup, Balthazar la tira par sa manche :

— Grite, vois-tu celui-là qui n'a qu'un bras?

L'enfant montrait un homme en blouse bleue, qui, debout à vingt pas, regardait dans la direction du lac.

C'était lui!

Margaretha faillit tomber.

Quand elle reprit ses sens, l'homme était là, toujours dans la même attitude, et c'était toujours lui.

Elle n'osa ni se lever, ni bouger, ni proférer une parole; mais elle ne le quitta plus des deux yeux.

Il fit un mouvement du côté de Margaretha, qui baissa la tête. L'instant d'après, le sergent était devant elle.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Une vieille connaissance, dit-il, la batelière de Postunen?

— Elle-même, répondit Margaretha plus gaillardement qu'elle



n'aurait pensé, avec son bateau que voilà.

— On y monterait volontiers, la belle; mais depuis quinze jours qu'on voyage, on a le



gousset plus plat qu'une feuille de noyer.

— Ne parlons pas de ça, sergent... Vous êtes blessé.

— Oh! ce n'est rien, une balle... Dans quelques semaines, il n'y paraîtra plus.

Il montra son bras en écharpe, caché sous sa blouse.

— Puisqu'ainsi va, quand partez-vous, la belle?

— Quand il vous plaira, ça nous est égal, à nous.

Sur ces entrefaites arriva Tobie. Margaretha avait bonne envie de ne rien dire jusqu'à ce qu'il eût reconnu le sergent; mais sa joie fut la plus forte.

— Tu vois bien, s'écria-t-elle, que la Sainte-Vierge y a pu quelque chose...

.....

Elle s'interrompit brusquement, sentant qu'elle se trahissait.

Pendant que Tobie et le sergent faisaient bonne connaissance, Margaretha ramena le bateau sur la grève.

Le sergent alla prendre sa place accoutumée, à la proue, et Balthazar courut s'asseoir à côté de lui. Mais Tobie ne faisait pas mine de bouger.

— Eh bien? dit Margaretha.

— On a affaire à Lucerne, ce soir.

Margaretha sauta dans le bateau : elle devinait bien son intention.

— Bon voyage, dit Tobie en les poussant au large, et non

sans quelque malice dans la voix.

Mais Margaretha était trop heureuse pour songer à parler d'amour. Il vivait. Que lui fallait-il de plus?

Elle ne songeait pas davantage à demander par quel miracle il avait échappé au massacre de tant de braves, lui, le plus brave de tous!

La reconnaissance l'emportait sur le reste, même sur l'âme, même sur la curiosité, et quoiqu'elle regardât beaucoup le sergent, la plupart de ses pensées allaient à la Sainte-Vierge.

La traversée fut longue, parce que la distance l'était aussi; mais elle ne fut point silencieuse. Le sergent jouait avec

Balthazar et lui contait des histoires étranges, de belles histoires des pays lointains.

Comme il avait bonne grâce à caresser de la main le joyeux enfant, qui l'écoutait, les yeux bien ouverts!

— Sergent, dit la batelière, au moment d'aborder, il n'est pas de règle de passer à Postunen sans s'y arrêter. Un doigt de vin n'est pas de refus.

— Deux, si vous voulez; on a eu soif dans le voyage, et faim aussi quelquefois.

Avec quel plaisir Margaretha fit les honneurs de chez elle! Elle prit la plus fine des nappes de son trousseau, vierge encore, et l'étendit sur la table. La ca-

nette d'étain, dans laquelle elle servit le vin, brillait comme de l'argent, et malgré les protestations du soldat, la table fut bientôt chargée d'un frugal dîner, servi dans la plus belle vaisselle de la maison.

Le sergent mangea de grand appétit, après quoi il ne se fit point prier pour raconter l'histoire de la prise des Tuileries. Sans Balthazar, il n'aurait oublié qu'un point, son aventure particulière.

Grièvement blessé dès le commencement du combat, on l'avait recueilli dans une maison particulière. Mais les Jacobins n'avaient pas tardé à venir la fouiller de la cave au grenier.

— Devine où l'on m'a caché, Balthazar?

— Sous le lit?

— Mieux que ça.

— Sous le poêle?

— Mieux que ça. Dans la cheminée, pendu à la crémaillère. Ha! ha! ha! Jamais les brigands ne m'ont cherché là.

De toutes les histoires du sergent, celle-là parut la plus belle à Balthazar.

Il fallut enfin prendre congé; le soldat embrassa l'enfant et serra la main de la batelière.

— Je vous dois bien de la reconnaissance, dit-il; nous n'oublions pas ça, nous autres, soldats... Mais, à propos, vous n'étiez pas en deuil, la dernière fois?

— C'est ma mère qui est morte à la mi-août.

— Un mois après la mienne.

— Jour pour jour.

Le sergent sentit une larme lui rouler sur la joue. Il détourna la tête et sortit.

Dans la soirée arriva Tobie.

— Par exemple, dit-il en abordant Margaretha, votre sergent Kamenzind en est un fameux, de sournois.

Margaretha tressaillit.

— Oh! je m'entends, reprit Tobie. Il y a sournois et sournois. Savez-vous bien qu'il n'y avait personne à Lucerne qui se doutât de son arrivée? Tous les autres se sont fait fêter dans les auberges; lui, il a passé tout droit.

— Les meilleurs soldats, répondit la batelière, ne sont pas ceux qui font le plus de poussière.



VIII



L'émotion des premiers jours fut délicieuse. L'avoir revu, le savoir à Gersau, trois lieues, tout au plus; l'attendre d'un jour à l'autre!... Car il reviendrait sûrement. N'avait-il pas dit

que les soldats n'oublient point les devoirs de la reconnaissance? A vrai dire, ce qu'elle avait fait pour lui n'était rien; mais, dans sa bonté, il en jugerait autrement... Il reviendrait.

Margaretha calcula qu'il lui fallait bien une grande semaine pour se remettre...

Quinze jours se passèrent sans que le sergent parût.

— J'avais fait le compte trop juste, dit la batelière. Quinze jours n'étaient pas trop; mais à présent, il ne tardera plus.

Les lendemains s'ajoutèrent aux lendemains. Un mois s'écoula. On apprit que la blessure

du sergent était en bonne voie de guérison, et cependant il ne venait pas. On apprit aussi qu'il avait été à Lucerne.

Aller à Lucerne sans passer à Postunen !

Ce fut le coup de grâce.

— Il en aime une autre, pensa Margaretha, et la tristesse régna de nouveau dans la maison de Postunen.

Les bonnes gens du pays ne comprenaient rien à ce mystère : deux mois de gaîté, deux mois de mélancolie, et toujours ainsi.

Cependant Tobie allait discrètement aux informations. Il apprit que le sergent Kamenzind n'avait pas de payse, et qu'on ne lui savait point de préférence

pour aucune fille de son endroit :

— C'est un nigaud! se dit-il...

Puis, tout à coup, une idée lui vint.

— Il est peut-être plus fier que nigaud. Ça doit être pauvre, ces Kamenzind. Faut voir ça.

Un matin, Tobie prétexta des affaires à Kussnacht. Il devait être absent jusque près de midi.

La chose était si extraordinaire que Margaretha se le fit répéter. Est-ce que Tobie avait des affaires? Un instant elle eut des soupçons. Quand on a des secrets, on dit qu'on va à droite, pour ne pas dire qu'on va à

gauche. Mais Tobie prit bien le sentier qui rejoint la route de Kussnacht. D'ailleurs, si Kussnacht avait voulu dire Gersau, il se serait donné plus de temps.

A midi moins dix minutes, ainsi marquait le coucou, Tobie était de retour. Evidemment, c'était bien à Kussnacht qu'il était allé, et Margaretha n'y songea plus.

Vers le soir, cependant, à cette heure douteuse qui n'est plus le jour et qui n'est pas encore la nuit, elle eut des pressentiments singuliers. Il lui parut comme si il venait. Et voilà qu'en effet, pendant qu'elle mangeait la soupe avec Balthazar, on entendit un pas sur l'escalier,

puis quelques coups frappés à la porte.

C'était lui. Margaretha le savait avant de l'avoir vu.

Il salua, s'assit et ne parla guère. Il avait l'air contraint. Margaretha, de son côté, n'avait pas l'esprit trop présent. Elle chercha un prétexte pour gagner du temps.

— C'est l'heure de coucher le bambin, dit-elle; on est régulier à Postunen. Ce sera fait dans cinq minutes.

— Dix, si vous voulez.

Balthazar, qui avait aussitôt reconnu le sergent et qui aurait bien voulu entendre quelques belles histoires, regimba tant qu'il put. Le sergent n'eût peut-être pas demandé mieux que de

lui en raconter jusqu'au matin; mais la consigne est la consigne, et il fit de si gros yeux que Balthazar marcha droit au lit, quand bien même il soutenait que les autres jours on ne le couchait qu'à la nuit noire.

Tobie avait-il deviné juste? Oui et non. Sans doute, le sergent Kamenzind était pauvre. Il n'avait point fait d'épargnes en France, le meilleur de sa solde ayant servi à entretenir sa vieille mère. Il ne lui restait qu'un chalet, tombant en ruines, le plus pauvre de Gersau, quelques meubles estropiés, et pas un sou comptant. En attendant de pouvoir travailler, il vivait de la charité d'un parent qui n'était guère plus riche. Il était

fier aussi, mais autrement que ne l'avait pensé Tobie, de la bonne manière, par honneur, et point par mauvaise honte.

S'il eût aimé Margaretha et s'il avait su à quel point elle l'aimait, peut-être le sentiment de sa pauvreté n'eût-il pas suffi à le retenir.

Sa réserve tenait à une autre cause. Il s'était bien aperçu que la batelière avait quelque amitié pour lui — elle l'avait assez montré ; — mais il avait pensé que ce n'était qu'une idée, le caprice d'une jeunesse éblouie par l'épaulette et les galons, et il s'était dit :

— Faut pas abuser.

Et voilà pourquoi il renvoyait de jour en jour cette visite de

reconnaissance, qu'il devait, et qu'il s'était promis de faire, mais en évitant avec soin de marquer un empressement qui aurait pu entretenir quelque illusion dans le cœur de la jeune fille. Car, quant à lui, tout en trouvant bonne grâce à Margaretha, il ne se sentait particulièrement attiré ni par elle, ni par aucune autre.

Aussi sa surprise avait-elle été grande en voyant arriver Tobie, qui s'était bien gardé de lui laisser le temps de se reconnaître.

— En route ! avait dit le troupier. On s'expliquera par les chemins.

Quoique bien décidé à ne pas aller plus loin qu'il ne voudrait,

le sergent s'était laissé emmener. Il n'avait rien à refuser à un vieux soldat qui aurait pu être son père.

Tobie s'était flatté de n'avoir qu'un mot à dire pour arranger toutes choses.

— Pauvres amoureux! murmurait-il, avec un sourire intérieur de satisfaction et de triomphe, pauvres amoureux, qui ne vont jamais sans qu'on les mène!

Il y devait trouver plus de difficultés qu'il ne croyait. A la première allusion aux sentiments de Margaretha, le sergent avait haussé les épaules et parlé de caprice d'enfant.

Décontenancé par cette froideur, qui n'était point jouée,

Tobie avait dû raconter toute l'histoire de Margaretha; il avait dit le désespoir de la pauvre enfant et s'était rabattu à supplier le sergent de faire au moins, sans plus de retard, cette visite espérée et que, dans tous les cas, il devait.

— Pour celle-là, je conviens que je la dois, avait répondu le sergent, et je la ferai... Quant au reste, on y songera. On n'a pas coutume, à Gersau, de se marier avant de se connaître.

Et Tobie n'en avait rien tiré de plus.

Ils s'étaient séparés un peu avant d'arriver à Weggis, ne voulant point traverser le village de compagnie, de peur de mettre en mouvement les langues oisi-

ves. Dès lors, Tobie avait doublé le pas, pour dissiper, par la hâte de son retour, les soupçons que Margaretha aurait pu concevoir.

Le sergent, que rien ne pressait, s'était laissé conduire au hasard des chemins; il avait vagabondé par la campagne, pour réfléchir à tout ce qu'il venait d'entendre.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour prendre un parti. Puisque, aussi bien, il était déjà tout transporté, il ferait, le soir même, la visite trop retardée; mais il calculerait chacune de ses paroles et ne se laisserait point engager. Il fallait voir d'abord, prendre ses mesures, observer et réfléchir.

Margaretha dépassa largement

les dix minutes de permission.

En rentrant, elle balbutia quelques mots d'excuse; puis elle prit dans sa corbeille le premier ouvrage qui lui tomba sous la main — une paire de bas de laine, à Tobie, qu'elle raccommodait pour l'hiver; — après quoi, elle s'assit et parut s'absorber dans son travail.

C'eût été le cas, semblait-il, de justifier ce qu'elle avait dit si souvent à sa mère, que les filles auraient bien meilleure grâce, si c'étaient elles qui commençaient. Mais la batelière cherchait en vain le premier mot, indispensable, si l'on veut commencer. A peine paraissait-elle moins embarrassée de sa personne que le sergent, qui ne savait qu'ar-

penter la chambre à grands pas, de long et de large, sans desserrer les dents.

De fait, il n'avait pas grand chose à dire, puisqu'il ne s'agissait, après tout, que d'une visite de politesse et de remerciement.

Un merci est vite trouvé. Mais la situation s'était déjà compliquée. Malgré sa gravité et son calme habituels, Elias Kamenzind n'avait pas revu sans quelque émotion cette gracieuse enfant dont il se savait, maintenant, si ardemment aimé. Il se sentait pris peu à peu et s'en irritait, comme d'une faiblesse.

Un simple mot de simple amitié! Cela même était-il donc si facile? N'attendait-elle pas quelque chose de plus? Etait-il

bien sûr qu'elle ignorât la démarche de Tobie? N'avait-elle pas dû la deviner? Ne serait-ce pas lui plonger un poignard dans le cœur que de lui parler de reconnaissance sans lui rien laisser entrevoir par-delà? Mais que pouvait-il laisser entrevoir? N'avait-il pas résolu de calculer chacune de ses paroles? Allait-il se donner un démenti à lui-même?

Et la mauvaise honte, celle que lui avait supposée Tobie!... Elle le prenait peu à peu, elle aussi, et sa perplexité n'en était que plus grande.

Dans quel équipage avait-il osé se présenter? Quel contraste entre sa grossière blouse bleue et la toilette de Margaretha,

simple, mais toujours soignée, et, semblait-il, plus élégante qu'à l'ordinaire! Sans doute, Margaretha pouvait ne pas tenir compte de la différence des conditions : l'amour les égalise; mais ses amis, ses parents, sa famille!

— Faut pas abuser, se répétait-il en secret, pour se donner du courage. Faut pas abuser.

Mais alors, pourquoi donc était-il là?...

Et toutes ces pensées se pressaient dans son esprit, confuses, douloureuses, et il eût donné le meilleur de ses deux bras pour être resté tranquille à Gersau, au lieu d'avoir suivi Tobie comme un étourdi qu'il était.

Le silence devenait de plus en

plus pénible, et par là même, de plus en plus difficile à rompre, lorsque le sergent s'arrêta brusquement, devant Margaretha. Il venait d'apercevoir un petit cordon de soie noire qu'elle portait noué autour du cou.

— C'est-il vrai ce qu'on m'a dit ?...

— Quoi ?

— Que vous avez là... cette certaine pièce de dix kreutzer ?... Vous savez ?...

Margaretha pâlit. Elle s'était, en effet, procuré un petit médaillon, où elle avait placé la pièce de dix kreutzer, et elle le portait suspendu à son cou, comme une amulette. Mais c'était un secret entre elle et le ciel. Jamais homme vivant n'avait vu ce médaillon.

— Qui vous a dit cela, sergent ?

— Toujours curieuses, les filles ! répondit-il d'une voix aussi dégagée qu'il put.

— Personne ne l'a jamais vu, excepté la madone au bord de l'eau.

— Alors, il faut que ce soit la madone qui m'ait conté vos secrets.

La batelière sentit bien qu'il ne parlait pas sérieusement. Néanmoins, elle se rappela tout ce qu'il y avait eu d'extraordinaire dans sa vie : sa naissance après la longue stérilité de Barbara, sa guérison directement opérée par la sainte Vierge, les voix qu'elle avait si souvent entendues sur l'eau.

Un instant, elle eut peur, comme si un miracle venait de s'accomplir : mais ce ne fut qu'un instant, et levant sur le sergent ses deux grands yeux candides :

— Ce n'est pas bien, dit-elle, de se moquer d'une pauvre fille.

— C'est vrai, répondit-il, en se laissant tomber machinalement sur l'escabeau que Margaretha avait placé pour lui, en face d'elle.

Le sergent n'avait pas attendu ce juste reproche pour sentir qu'il avait fait une maladresse. Car enfin, de qui pouvait-il être informé, sinon de Tobie lui-même, de Tobie à qui il avait promis de se taire ?

Les soupçons de Margaretha, si elle en avait, ne pouvaient qu'être changés en certitude. Et quelle dangereuse façon d'entrer en matière ! N'était-ce pas poser, grossièrement, la question même qu'il avait résolu d'éviter ? Dangereuse et indiscrète ! De quel droit violait-il ainsi le sanctuaire d'une âme qui avait pu se trahir, mais qui ne s'était point livrée ? Et à supposer qu'il n'y eût eu de sa part ni imprudence ni indiscrétion, pourquoi ce ton de légèreté railleuse, qui ne lui était point habituel ?... Mais voilà ce que c'est que ces positions fausses et ces silences qui ne finissent pas : on ne sait comment en sortir, et l'on en sort par quelque brusque gaucherie.

Le sergent baissa la tête un moment, confus comme il ne l'avait jamais été. Quand il la releva, Margaretha le considérait toujours, de ces mêmes grands yeux, pleins de reproche et d'amour. Ce regard en fit plus que tous les discours de Tobie. Il vit clair, tout à coup, dans cette âme loyale, et un sentiment tout nouveau pour lui, mais sur lequel il ne se trompa pas un instant, lui fit prendre aussitôt le seul chemin qui pût le tirer de cette impasse, celui de la franchise.

Le beau sergent aimait la belle batelière.

En cinq minutes, il eut raconté tout ce qui s'était passé le matin.

— J'ai trahi Tobie sans le vouloir, disait-il. Il ne me reste qu'à obtenir son pardon : vous m'y aiderez, n'est-ce pas ?

Et du même coup, il fit des aveux complets. Il ne dissimula rien de ce qu'il sentait depuis un instant ; il ne dissimula pas davantage les scrupules qu'il avait éprouvés et ses vaines résolutions.

Il n'y avait pas trop de suite dans ses discours, et, plus d'une fois, il s'entortilla dans ses explications ; mais la franchise lui avait délié la langue, et sa chaise se rapprochait insensiblement de celle de la jeune fille, si bien que, sans savoir ni comment ni pourquoi, il se trouva qu'il la tutoyait.

— C'est pourtant curieux disait-il ; mais quand je t'ai vue là, en entrant, et moi dans ma blouse bleue, plus pauvre qu'un rat d'église, j'ai senti que c'était plus fort que moi. On m'aurait tué que je n'aurais rien pu dire. A présent ça va tout seul, et il me semble que si je te cachais quelque chose, tu le devinerais tout de même. Mais il paraît que ce n'est que de commencer qui coûte. Et puis, on n'a pas l'expérience. Pendant les dix ans qu'on a été au service, on n'a connu que la consigne. Je ne me rappelle point d'amourette en ma vie, et je croyais que je n'avais pas le cœur fait pour ça. Je vois bien que je me trompais et qu'on peut-être pris à tout

âge... A tout âge, il faut s'entendre : on va sur ses vingt-neuf, ce qui est encore un âge honnête ; mais on vieillit là-bas.

Margaretha l'écoutait avidement, savourant chacune de ses paroles. Quelle simplicité ! quelle noblesse ! quelle franchise ! Et comme l'on sentait bien qu'il y aurait sûreté avec lui ! Et puis, toujours cette voix, grave et sonore, virile et mélodieuse, cette voix qui était toute une musique.

Quand elle ouvrit la bouche, ce fut pour laisser tomber ces simples paroles :

— Si tu as un peu d'amitié pour moi, sergent, ne reste pas si longtemps sans revenir.

Elle le tutoyait aussi.

Cette modeste prière produisit un effet surprenant. Elle acheva ce que le regard avait commencé. Le sergent ne se possédait plus.

— Morbleu ! s'écria-t-il en se levant et en lui tendant la main, on n'a que la main gauche pour s'engager ; mais quand on est homme de parole, la gauche vaut la main droite. Donne-moi ta main, Margaretha, et que ce soit fait.

Cependant la jeune fille paraissait incertaine. Le sergent s'approcha d'elle et voulut lui prendre la main ; mais elle la retira vivement et courut à la chambre voisine. Elle rentra l'instant d'après.

— Sergent, je veux une

preuve que tu m'aimes. Tu as beau dire, c'est par fierté que tu n'es pas venu plus tôt, parce que tu es pauvre. Je veux savoir ce que tu aimes le mieux, de ta fierté ou de moi. Voilà de quoi vivre, au moins pour quelque temps; il y aura bien aussi de quoi acheter l'anneau des épousailles. Si tu prends cet argent, nous serons fiancés; autrement, retourne à Gersau, et reviens quand tu m'aimeras davantage.

Ce disant, elle posa sur la table une poignée de beaux écus de Brabant et de minces rouleaux de pièces de 10 kreutzer, gagnées par le bateau.

— Margaretha, répondit le sergent Kamenzind, j'avais un camarade au régiment. Il est

mort. Les jacobins l'ont tué. A part ce que je réservais pour ma mère. il n'y avait, entre lui et moi, ni tien ni mien. Tu me seras plus que ce camarade, et si c'est l'épreuve que tu demandes nous sommes tout fiancés... Seulement, il y en a trop, ajouta-t-il, et je ne saurais que faire de tout cela.

— S'il y en a trop, mets à part une pièce, que tu garderas comme moi ce médaillon. Ça te portera bonheur.

— Qu'à cela ne tienne, dit le sergent.

Il serra le tout dans sa poche, et tendit une seconde fois la main à Margaretha ; mais elle s'esquiva de nouveau, courut à la fenêtre, et appela de toutes ses forces :

.......................................................

— Tobie ! Tobie !

— Halte-là ! cria le sergent ! Il l'a fait à bonne intention. Entre lui et moi, il y a amitié pour la vie.

Mais Tobie était déjà sur le seuil.

— Approche, dit Margaretha d'une voix que le troupier ne lui connaissait pas encore.

Il fit ses quatre pas réglementaires.

— Me voici, qu'y a-t-il à votre service ?

— Qui t'a dit que je portais au cou une pièce de monnaie, et ce que c'était que cette pièce ?

— Personne.

— Alors, comment le sais-tu ?

— Notre bourgeoise, si vous

voulez garder vos secrets, je vous conseille de ne plus parler tout haut, comme vous faites quand il vous passe une idée par la tête ou que vous avez quelque chagrin. Je n'écoute pas, moi ; mais j'entends. Dame ! ce n'est pas facile de s'empêcher d'entendre, surtout la nuit, quand le lac ne fait point de bruit.

Margaretha ne fut pas trop contente de cette réponse ; mais il n'y avait rien à dire. Toute sa vie, elle avait pensé tout haut.

— Et qui t'a dit d'aller à Gersau, ce matin ?

— Personne.

— Qui t'a chargé d'un message pour le sergent Kamenzind ?

— Personne.

— Et de quel droit t'en es-tu chargé toi-même ?

— De quel droit ? s'écria Tobie en se redressant. Du droit de quelqu'un qui ne vous a jamais fait que du bien. Dame ! je ne suis pas le premier venu, moi. Je suis Tobie, permettez. Je ne veux pas me vanter ; mais s'il y a des gens qui vous aiment, il n'y a que moi qui sois proprement votre ami. Peut-être aussi monsieur le curé ; mais il ne vous connait pas comme moi, quand même il vous confesse, et puis ces curés,

ça ne vaut rien pour les négociations d'amourettes... Croyez-vous qu'ils soient vos amis, ceux de là-bas? Ils ont voulu vous donner leur monsieur Dominique; c'est moi qui vous ai dit non. Vous verrez qu'ils feront chemins et manières pour vous ôter votre sergent; mais c'est moi qui vous le donne, et, foi de Tobie! il y en aura dans la paroisse qui seront plus mal mariées!

— C'est bon, c'est bon, je vois bien qu'il faudra faire la paix. Autant aujourd'hui que demain. Puisque tu crois qu'on est d'accord, va chercher le vin des fiançailles.

Tobie fit le salut militaire, et sortit. A peine avait-il passé le

seuil que le sergent et la batelière se donnaient la main l'un à l'autre.



# IX



Le lendemain, Thomas-Casimir était en route pour Postunen; on l'avait prié de venir, attendu qu'on avait à lui parler d'une affaire importante, qui ne pouvait se traiter qu'à Postunen.

Tobie prévoyait un orage ; il se trompait. Thomas-Casimir commençait à être affaibli par l'âge, et il ne désirait rien plus que de s'éviter des affaires. D'ailleurs peu lui importait qui épouserait Margaretha, depuis qu'elle avait refusé Dominique. Il ne fut point trop surpris des confidences de sa pupille. Il n'attendait que folies de cette tête folle.

— Tu feras ce que tu voudras, dit-il, quand Margaretha eut dévidé son chapelet. Ta mère m'a fait promettre de te laisser libre. Egalement, on sait bien que tu n'en fais jamais qu'à ta guise.

— Pas comme ça, mon oncle, pas comme ça ! Il faut que vous

me disiez oui de bon cœur.

Elle se mit en frais d'éloquence, et fit tant, par prières et caresses, que le vieillard ne savait à quel saint se vouer.

Avec une autre, il aurait bien pu le prendre à mal ; mais comment résister aux séductions d'une si belle enfant ! Il finit par promettre qu'il serait de la noce, et sortit en maugréant contre ces jolies filles qui ensorcellent le monde.

Il craignait quelque rebuffade de Jérémias, mais Jérémias se borna à hausser les épaules.

Quelques jours après, les fiançailles de la batelière de Postu-

[illegible] l'unique conversation de ceux de Weggis, de Fitznau, de Gersau et de toutes les paroisses d'alentour.

Le bruit en fut grand jusqu'à Lucerne la ville. Les filles de Weggis en firent des gorges chaudes, et les garçons en eurent mortel dépit.

Tout autre que le sergent aurait payé cher son audace, car on n'a pas coutume, dans le pays, de faire la vie douce à ceux qui viennent du dehors enlever la plus belle fille d'une commune. Les coins de bois ne manquent pas pour les embuscades, non plus que les pavés pour apprendre à vivre au coupable.

Le sergent en fut quitte pour

quelques propos qu'il entendit au passage. Les uns furent retenus par respect pour son bras en écharpe ; les autres, dit-on, par crainte de celui qui ne l'était pas.

De nuit comme de jour, il passa le front haut à Weggis.

Un matin, il arriva de fort bonne heure à Postunen. L'époque fixée pour le mariage approchait, et il s'agissait d'aller faire des emplettes à la ville.

Balthazar aurait bien voulu être de la partie. Quand il vit que décidément on ne voulait pas de lui, il fit une tempête à tout rompre. Grite fut impuis-

sante à la calmer. Tobie n'y réussit pas mieux, et le sergent ne fit qu'exaspérer sa colère.

Il fallut que Tobie le retint de force à la maison.

— Ma grande sœur est à moi, criait-il, je ne te la donne pas, vilain sergent !

L'heureuse traversée qu'ils firent, ce jour-là ! C'était la première fois qu'ils se retrouvaient sur l'eau depuis leurs fiançailles. Ils commencèrent par la madone du rocher, car il semblait à Margaretha que jamais elle n'eût eu plus besoin de protection que depuis qu'elle se sentait heureuse.

Le sergent se mit à genoux, lui aussi. Puis la batelière prit les rames. Quoiqu'il n'y eût

point de coucher de soleil, point d'orage, point de peau de chevreau; quoique la matinée fût grise et que plus d'un brouillard d'automne sa traînât pesamment sur le lac, Grite n'avait jamais paru plus belle au sergent Kamenzind.

Elle riait, elle chantait, elle jasait, elle le regardait, et ses beaux yeux n'étaient que lumière et sourire. Pour faire rayonner les visages, le soleil qui chemine là-haut ne vaut pas celui qui se lève dans les cœurs.

A Lucerne, on les regarda beaucoup. Grite était vêtue de noir; mais sa toilette villageoise, simple toujours, était plus fraîche que jamais.

Quand au sergent, il était en

assez pauvre équipage pour se pavaner, avec sa fiancée, dans les rues de la grand'ville. Mais il n'y songeait même pas, et Margaretha se serrait contre lui, fière de sa blouse bleue, fière aussi du cœur qui battait dessous.

Ils passèrent tout le jour à combiner mille choses de noce et de ménage.

Leur première visite fut pour le magasin d'un joaillier. Ils y demeurèrent longtemps et en sortirent avec une occupation de plus pour la journée, car ce n'est pas une petite affaire que d'avoir pour la première fois, à son doigt, l'anneau des épousailles.

Puis vint la robe de noce, puis des vêtements pour Bal-

thazar, puis d'autres vêtements pour Tobie, de quoi vider l'échoppe du drapier.

— Et toi ? dit Margaretha, on ne se marie pas en blouse dans nos paroisses.

— Sois tranquille, j'ai mon affaire ; un sergent aux gardes-suisses ne se marie pas en civil.

— Ah ! oui, l'uniforme, ce serait bien le plus beau ; mais tu ne l'avais pas pour le voyage.

— On a écrit pour le faire venir. Il a un trou au bras, rapport à la balle, tu y feras une reprise ; pour le reste, il est comme neuf.

De boutique en boutique le sergent et la batelière se chargeaient de paquets de toute forme et de toute grandeur. On

y remarquera bientôt un tambour pour battre aux champs et tout un attirail de guerre, de quoi reconquérir cent fois l'amitié de Balthazar.

— Il ne faut pas que ce jour fasse des malheureux à Postunen avait dit le sergent.

Ils se rembarquèrent enfin. La nuit tombait, une de ces belles nuits d'arrière-automne, sans lune, mais avec des étoiles par milliers, et où le ciel semble plus grand qu'à l'ordinaire.

Quand ils eurent doublé la pointe d'Altstad et qu'ils furent loin de tout rivage, Margaretha posa les rames et vint s'asseoir à la proue.

Ils ne s'étaient rien dit encore, lorsque la batelière, se penchant

à l'oreille de son fiancé, y laissa tomber des paroles étranges :

— Elias ! est-ce bien vrai que tu me seras fidèle ?

Le sergent fit un soubresaut.

— Oh ! je sais bien que tu le seras... Mais, vois-tu, quand on est trop heureuse, on commence à trembler quelquefois... Êtes-vous comme ça, vous autres hommes ?

— Grite, si mon capitaine vivait encore, je l'inviterais à notre noce ; mais ils l'ont tué, les brigands ! ils l'ont assassiné... Et si mon capitaine était de la noce, il te dirait bien, lui, que jamais ton sergent n'a failli d'un cheveu à la consigne.

— Et moi, crois-tu que je la garde, la consigne ?

— Hé ! Grite, qu'est-ce qui te prend, ce soir ?

— Ah ! dit Margaretha en jetant ses bras autour du cou du soldat, c'est que tu es le seul homme au monde qui m'ait fait mentir : j'avais promis de ne jamais épouser quiconque me parlerait d'amour le premier.



Table

# Table





30



Imprimerie du *Carillon Illustré*

L. BOREL. — 131, Boulevard Raspail

PARIS



# Catalogue

✿

1895

*Collection Papyrus*



"PAPYRUS"



# “ Collection Papyrus ”

PLUS l’humanité marche de l’avant, et plus s’accumulent d’immenses, de vertigineuses quantités de documents et de matériaux de science, d’art, de littérature, d’histoire. Parmi tant d’éléments épars, la vie de

l'homme d'étude la mieux occupée, la mieux servie par un cerveau encyclopédique, ne saurait plus suffire — et combien moins la vie fiévreuse de l'homme d'affaires, de l'avocat, de l'ingénieur, de l'artiste, de l'homme du monde !

L'ordre, l'harmonie, le choix, sont plus réclamés à l'heure actuelle que même l'invention et la recherche. La grande œuvre de demain sera de rendre assimilable notre prodigieux chaos, de faire une synthèse qui permette de reconnaître d'un coup d'œil tout ce qui procède des mêmes origines. Nous avons l'ambition d'être du nombre de ceux qui faciliteront l'effort vers la clarté, en fondant notre *Collection Papyrus.*

Cette collection repose sur une idée qui n'a jamais été tentée en librairie, peut-être à peine entrevue ; c'est d'unir si étroitement l'Art et la Littérature que, tout en constituant une bibliothèque complète des chefs-d'œuvre littéraires de toutes les époques, on donne en même temps une vision intense et exacte de l'Art correspondant. Pour réaliser cette conception, il faut arriver en quelque sorte à illustrer chaque grand écrivain par les œuvres INTERPRÉTÉES des artistes de son temps, et compléter le tout par des études en raccourci sur les travaux intellectuels et les croyances de chaque période, de manière que *l'Iliade* ou *l'Enfer*, le *Misanthrope* ou *Don Quichotte*, les *Bucoliques* ou les *Odes* d'Ana-

créon, nous apparaissent dans leur cadre, nous ramènent aux époques et aux milieux de leur création, par la triple voie de l'histoire, de la poésie et de la vision artistique. On réalisera véritablement ainsi une œuvre de synthèse propre à abréger la route tout en augmentant l'agrément du voyage (1).

La collection ne serait pas complète si elle ne remontait pas jusqu'à ces origines dont nous ne connaissons pas la littérature, mais dont nous possédons d'inestimables documents, tantôt ébauches d'Art, tantôt

(1) Qu'on nous entende bien : il n'est nullement question d'offrir des *fac-simile* à nos lecteurs, mais bien d'illustrer les textes avec des dessins *inspirés*, par l'art de chaque époque, aux premiers illustrateurs de l'heure présente : les CALBET, les MAROLD, les MITTIS, les PICARD, les ROSSI, etc...

Art complet, nous voulons parler des temps préhistoriques et de la plus grande partie de la civilisation égyptienne et sémitique : l'histoire en sera tracée par la Plume qui sait le plus éloquemment faire revivre les temps primitifs.

Tel est notre programme. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il date, ni même d'hier. Depuis plus de trois ans nous n'avons cessé de le préparer et de le mûrir ; mais jusqu'à présent nous avons dû reculer devant son importance extrême, jointe aux grandes responsabilités intellectuelles qu'il comporte. Le *Nelumbo* a été notre pierre de touche. Par son incomparable succès, il nous a montré combien nous étions dans le vrai, combien sont nom-

breux les esprits qui vibrent aux mêmes ondes d'art. — Ce n'était cependant qu'un petit morceau de l'idée générale, dont aujourd'hui seulement nous pouvons sans crainte rêver la réalisation.

Notre dessein s'est fortifié à la lecture des milliers d'adhésions venues de toutes parts. Mettant à profit les indications précieuses recueillies dans ce vaste échange d'impressions, cette sorte de plébiscite qui indique, comme l'aiguille aimantée, la direction du courant, nous avons pû arrêter notre plan définitif.

Il ne semble pas que nous puissions prévoir une hésitation parmi nos amis, ni même chez aucun esprit réfléchi, chez aucun cerveau soucieux d'art et de littérature. Cela d'autant plus, qu'il

n'en coûtera pas davantage qu'une des innombrables, imparfaites et laides collections partielles qui encombrent la librairie.

En une quarantaine de volumes, une cinquantaine au plus — nous créerons une bibliothèque unique, où se trouveront d'abord tous les chefs-d'œuvres consacrés par les siècles, ensuite un choix très spécial, très médité, d'œuvres de second plan, qu'il importe à chacun de connaître.

Et cette bibliothèque ne vieillira point comme une encyclopédie ou une géographie. Ce sera une espèce de musée, immuable — surtout en ce qui concerne la partie classique.

La *Collection Papyrus* comprendra :

*Les temps primitifs de l'Art,*

contenant la *Préhistoire* et les débuts de la civilisation, en 1 volume.

*Les temps héroïques de l'Art*, comprenant la littérature égyptienne et sémitique en 1 volume.

La *Littérature grecque,* depuis Homère jusqu'à la période Byzantine, en 8 ou 10 volumes.

La *Littérature latine* en 6 ou 8 volumes.

Le *Moyen-Age* en 5 volumes.

La *Renaissance* en 4 à 6 volumes.

Le *Siècle de Louis XIV* en 4 à 6 volumes.

Le *XVIIIe siècle* en 4 à 6 volumes.

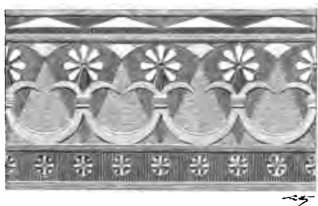
Le cycle parcouru, nous y ajouterons une dizaine d'œuvres de la grande littérature hindoue, puis des recueils arabes, persans, chinois, japonais, etc.

Il est bien entendu que chaque auteur sera publié de manière à faire *un tout* par lui-même, c'est-à-dire contenant le *texte original* ou sa *traduction*, une *notice bibliographique*, et *une étude* sur l'Art et la Littérature du temps. Cela nous permettra, selon des circonstances d'actualité ou de facilité, de ne pas suivre un ordre rigoureux dans les dates de publication, il nous arrivera par exemple de mettre au jour un auteur de la Renaissance ou du

Moyen-Age après un auteur grec, ou même, pour satisfaire à la diversité des goûts et des demandes, de commencer parallèlement deux ou trois époques différentes.

Nous ne rencontrerons pas, croyons-nous, d'incrédules en affirmant que notre collection aura un cachet artistique qui la mettra hors de pair parmi toutes les tentatives similaires. Notre passé répond de notre avenir. — Nous n'avons pas cessé un seul jour de progresser, depuis la fondation de nos Collections artistiques.



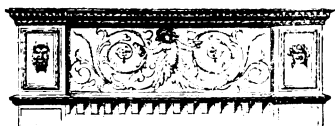


CHAQUE volume de cette nouvelle collection est indépendant, et forme un tout par lui-même. Dans son ensemble, la série comprendra 30 à 40 volumes, constituant une bibliothèque

complète de l'Art et de la Littérature, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à nos jours, et chaque œuvre, publiée intégralement, sera illustrée et décorée, en s'inspirant de l'époque où elle a paru — Egyptienne, Grecque, Gothique ou XVIII^e siècle — constituant ainsi une série de haute originalité de style et de types variés, d'un effet charmant, dans un format cependant identique.

La série des études données en préface de chaque livre, formera, dans son ensemble une histoire concise, mais très complète, de l'évolution artistique de l'Humanité.





Les *Papyrus* seront de beaux et élégants volumes mesurant 8,5 sur 16,5. — 300 pages de texte, caractères elzévir de la plus admirable pureté de gravure — papier de grand luxe, d'un léger teinté, reposant l'œil, et

...

couverture en double nuances délicates, imprimée en couleur — Illustrations de nos meilleurs artistes, PICARD, MITTIS, MAROLD, GAMBARD, ROSSI, CALBET, etc. — Gravures sur bois de nos plus fins graveurs.

La Collection *Papyrus* comprendra : Les *Temps primitifs de l'Art* — *La Littérature et l'Art Egyptien et Sémitique* — *La Littérature Grecque* : Homère, Eschyle, Pindare, Anacréon, Euripide, Sapho, Lucien, Aristophane, Théocrite, etc., etc. — *La Littérature Latine* : Virgile, Horace, Juvénal, Térence, Ovide, Apulée, Lucain, etc., etc. — *La Littérature du Moyen-Age,* du Dante à Jean de Meung, de Thibaut à

Villon. — *La Renaissance,* de l'Arioste à Rabelais, de Ronsard au Tasse. Enfin le XVIe et les XVIIe et XVIIIe siècle, les Shakespeare, les Camille, les Racine, les Milton, les Voltaire, les Rousseau, les Diderot, etc., etc.





FAC-SIMILÉ DU FER "PAPYRUS"
Spécial aux reliures souples et gardes de soie.

# Reliures d'Art



*Collection Papyrus*



FAC-SIMILÉ DU FER MOSAÏQUÉ spécial pour *Les Origines*



# "Collection Papyrus"

Format 8,5 sur 16,5

| | | |
|---|---|---|
| *Les Origines*, par J.-H. Rosny. . | | 1 vol. |
| *Égyptiens et Sémites*. . . . . . . . | | 1 vol. |

EN PRÉPARATION :

| | | |
|---|---|---|
| Homère . . . | *L'Iliade*. . . . . . | 2 vol. |
| — | *L'Odyssée* . . . . . | 2 vol. |



PRIX :

*Broché*, chemise parcheminée, scellée du cachet d'or *Papyrus*. . . . . . . 3 fr.

*Relié*, demi-maroquin, coins et filets or, dos à nervure. . . . . . . . . 6 fr.

*Relié*, veau plein souple, dos sans nervure; sur le plat, fer *papyrus*, (voir p. 20) dessiné par MITTIS. . . 6 fr. »

*Relié*, maroquin plein, motif gravé et mosaïqué sur le plat; dentelle et fer *papyrus* sur les gardes de soie . . . . . . . . . . . 13 fr. »

Cette reliure est d'une grande richesse, et le motif mosaïqué varie à chaque série comprenant une époque d'Art. (Voir le fer p. 22). .

*Tirage spécial numéroté*

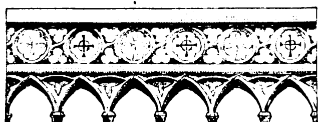
25 exemplaires sur *Chine*, et 25 exemplaires sur *Japon*.

BROCHÉS : 10 FR.



*Collection Chardon Bleu*


CHARDON BLEU



Le *Chardon Bleu* sera en quelque sorte une collection de vacances. L'idée nous en est venue d'ailleurs, dans les Alpes, l'été dernier. Cette collection pourra être goûtée par nos délicats lecteurs de tous les pays,

aussi bien que par les habitants des contrées auxquelles le *Chardon bleu* empruntera ses récits, ses légendes, ses curiosités littéraires, anciennes et modernes.

Avons-nous besoin de dire que cette Collection sera aussi belle et artistique que l'indique son titre? Tous les voyageurs savent qu'en dépit de son nom épineux, le chardon bleu est une des plus belles plantes alpines à la fleur et au feuillage également merveilleux, recherchée autant que la Soldanelle par les ascensionnistes.

---

*Le tirage de nos collections, est limité et nos volumes ne seront jamais réimprimés.*



# “ Collection Chardon Bleu ”

Format 8 sur 15,5

G. Keller. . *Roméo et Juliette au Village* . . . . . 1 vol.

E. Rambert . *La Batelière de Postunen* . . . . . . 1 vol.



PRIX :

*Broché*, chemise parcheminée, scellée du cachet d'or *Chardon bleu*. . . . . . . 2 fr. 50

*Relié*, demi-maroquin, coins et filets d'or, dos à nervure. . . . . . . . . 5 fr. 50

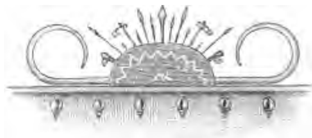
*Relié*, veau plein, souple, dos sans nervure; sur le plat, fer *Chardon bleu*, dessiné par Mittis. (Reliure très élégante spéciale au *Chardon bleu*). 5 fr. 50

*Relié* en maroquin plein, dentelle et fer spécial sur les gardes de soie. . 12 fr. 50

## *Tirage spécial numéroté*

25 exemplaires sur *Chine*, et 25 exemplaires sur *Japon*

BROCHÉS : 10 FR.



Imprimerie du *Carillon illustré*
L. Borel, 131, boulevard Raspail, Paris

N° 1

# Le Carillon illustré

1e Année



*Petit Bulletin Bibliographique, paraissant tous les Mois*

DIRECTEUR
Édouard Guillaume

REDACTEUR EN CHEF
J. de Boriana

Administration et Rédaction : Librairie BOREL.
*Paris. — 21, quai Malaquais, 21 — Paris.*



**En-tête tiré de *Roméo et Juliette au Village***

*Détacher cette page* (voir au verso)

# Abonnements

*Le Carillon illustré* n'a pas d'abonnés payants, il est envoyé gratuitement à toute personne qui en fait la demande.

Cependant *Le Carillon illustré* n'est pas une PRIME, c'est une revue complètement indépendante dont le but est de renseigner les bibliophiles amis de nos livres.

Pour exprimer le désir de recevoir régulièrement notre *Petit Bulletin bibliographique illustré*, il suffit de détacher la page que nous ajoutons à la fin de chacun de nos volumes, d'y joindre sa carte de visite, et d'adresser le tout, sous enveloppe, au Directeur du *Carillon illustré*, 21, quai Malaquais, Paris.

Pour recevoir ce qui est paru, ainsi que nos catalogues, ajouter 0 fr. 15 en timbres pour l'affranchissement.

Les acheteurs étrangers, qui n'ont pas de timbres français à leur disposition, peuvent nous adresser des timbres de leur pays.

*La Direction*
21, quai Malaquais, Paris.